JENNEVAL

OU LE

BARNEVELT FRANÇOIS,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR M. MERCIER.

NOUVELLE ÉDITION.



A AVIGNON,

Chez JACQUES GUARRICAN, Imprimeur-Libraire; Place Saint-Didier.

1792.



ACTEURS.

M. DABELLE, Chef de Bureau.

LUCILE, Fille de M. Dabelle.

JENNEVAL, Jeune homme faisant son Droit, demeurant chez M. Dabelle.

BONNEMER, Caissier de M. Dabelle, ami de Jenneval.

DUCRONE, Oncle de Jenneval.

ORPHISE, Cousine de Lucile, nouvellement mariée.

ROSALIE.

JUSTINE, Suivante de Rosalie.

BRIGARD, Escroc, Brétailleur.

UN COMMIS.

UN DOMESTIQUE.

La Scene est à Paris.



JENNEVAL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DABELLE *seul, assis devant une table couverte de papier. Il écrit. Un commis entre & apporte plusieurs lettres. M. Dabelle les ouvre, & à mesure qu'il les lit, il les rend & dit :*

REpondez tout de suite à ces trois lettres.... Faites expédier le congé à ces soldats, qui ont rempli le tems de leur engagement. Rendons des agriculteurs aux provinces, & ne violons jamais la foi publique. Elle est encore plus sacrée que celle des particuliers. Pressez cette autre expédition : elle est importante, elle intéresse plusieurs malheureux....

Il a retenu une lettre qui le concerne particulierement. Il la lit & la tient décachetée à la main. Le Commis se retire.

Ce jour est donc fait pour me surprendre.... (*en élevant la voix.*) Non, non, l'ambition de m'allier avec un homme plus puissant & plus riche que moi ne m'aveuglera point. Je veux que sa main se donne avec son cœur. Malheur au pere assez dur pour faire, du saint nœud de l'hymen, un lien tissu par l'intérêt. Comte ! votre lettre me fait beaucoup d'honneur ; mais si ma fille ne vous nomme point, ma réponse est toute faite.

SECENE II.

M. DABELLE, LUCILE.

LUCILE, *allant à son pere, & lui baisant les mains avec respect.*

MOn pere !

M. DABELLE.

Bon jour, mon enfant. Je t'attendois ce matin avec plus d'impatience encore que les autres jours. Nous devons avoir un assez long entretien ensemble. J'ai bien des choses à te dire ; & je desire que Lucile y réponde avec sa franchise accoutumée.

LUCILE.

Vous me parlez toujours avec tant de bonté. Vous jugez si favo-

rablement de mon cœur, que je crains de ne pouvoir mériter vos éloges.... Vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre.... Je ne me suis jamais trouvée embarrassée avec vous ; mais combien de fois vous m'avez émue.

M. DABELLE.

Je suis trop loin de me reprocher la douceur dont j'ai usé envers toi pour devoir l'abandonner. Eh ! comment peut on se résoudre à ne pas traiter son enfant comme soi-même. Ce n'est qu'aux soins paternels qu'il doit reconnoître celui dont il tient la vie.... Asseyez-vous, ma fille.... Je sais vous rendre justice.... (*en s'animant.*) Lorsque l'épouse chérie dont tu me retraces tous les traits, ainsi que les vertus, lorsque ta mere, orgueilleuse de remplir les devoirs qu'impose ce nom sacré, t'allaitoit sur ses genoux, ma Lucile étoit encore au berceau, & dans nos doux entretiens nous parlions déjà de la marier. Au milieu de la joie dont nos cœurs étoient pénétrés, nous jettions pour elle nos regards dans l'avenir.... (*d'un ton moins touchant, mais plus sérieux.*) Votre mere est morte, Lucile : elle m'a laissé seul au milieu du travail de vôtre éducation ; mais l'ouvrage commencé par ses mains, formé sur le plus noble modele, s'est achevé de lui-même ; vous me tenez lieu d'elle.... Mais il est une fin pour laquelle vous êtes née. Chaque âge a sa destination, & quiconque ne la remplit pas, se prépare des malheurs plus grands que ceux qu'il croit éviter.... Je sens qu'il vous sera dur de vous séparer d'un pere ; c'est à moi de vous presser de choisir un époux.... Il faut que je vous quitte un jour ; la tombe où repose votre mere m'attend. Alors ne m'ayant plus, sans protecteur, sans amis, vous resteriez seule. (*Lucile peinée se leve & voudroit parler ; M. Dabelle lui prenant les mains.*) Non, ma fille, il n'y a point de réponse à cela. Retenez vos larmes ; je mourrai content, mais ce sera après avoir assuré votre bonheur.

Pesons donc ici nos intérêts : vous vous étonnez tous les jours de voir des maisons, où, sous une apparente tranquillité, regne la discorde ; des maîtres durs ou gouvernés par leurs valets ; des femmes dissipées & sans tendresse ; des chefs de famille dont l'enfance se perpétue jusques dans la vieillesse. O ma fille, voici l'origine du mal, c'est que les meilleures qualités le cedent à une triste opulence. On court après la fortune, on néglige les vertus sociales. Sous le brillant de la richesse, le cœur de l'homme se trouve souvent bien pauvre. On se voit trompé lorsqu'il n'est plus tems de revenir sur ses pas. Je vous ai accoutumée de bonne heure à distinguer le mérite réel de celui qui n'en a que les dehors. Elevée dans la maison paternelle, vous y avez vu le vrai, le beau, l'honnête. Le vice ne s'est offert à votre imagination que comme ces fantômes qui se perdent dans l'ombre. Voici l'âge où la raison se joint chez vous au sentiment. Voici l'instant où je dois être récompensé de mes peines.... Je vous l'ai déjà dit, ma fille, plus de trois quarts de mes jours sont écoulés.... Répondez-moi, aurai-je la consolation de vous laisser entre les bras d'un époux ? J'ai toujours attendu que votre cœur parlât ; je l'avouerai, j'ai épié avec une secrete impatience jusqu'à ses moindres mouvemens. Digne de choisir, je lui ai laissé la liberté.

Ma maiſon s'eſt ouverte à tous ceux qui pouvoient aſpirer à votre main. Tous ſe ſont déclarés, & vous qui jouiſſez de ma confiance & de mon eſtime, Lucile vous ne dites rien.

LUCILE.

Oſer me décider ſur un choix qu'il n'appartient qu'à vous de faire, mon pere, trop de regrets ſuivroient mon imprudence. Cette liberté m'eſt à éharge. Je m'égare, je me perds dans l'examen des hommes répandus dans la ſociété, & jugeant trop ſévérement les perſonnes que vous adoptez peut-être, je préfere l'obéiſſance. C'eſt la vertu de mon ſexe; & elle convient parfaitement à ma ſituation. Comment votre fille ne pourroit-elle pas aimer celui que vous aurez choiſi pour fils? Nommez-le ſeulement, je lui trouverai des vertus.

M. DABELLE.

Aucun n'eſt adopté; non, crois-en ton pere. Si j'écoutois mon cœur, tremblant, irréſolu, je n'oſerois jamais prononcer ſon nom. Je ſerois plus ſévere que toi-même, & la tendreſſe d'un pere ſurpaſſeroit encore ta délicateſſe. Je ne vois que trop combien les mœurs, de jour en jour plus corrompues, rendent le plus heureux des liens, le plus difficile à former; mais enfin il eſt un terme pour ſe décider. Ne point trouver d'hommes avec qui tu cruſſes pouvoir paſſer ta vie, ce ſeroit faire un outrage à la ſociété. Le jeune homme que tu aimeras, fût-il ſans vertus, ne vivra pas long-tems avec toi ſans les connoître.

LUCILE.

Mon pere, épargnez votre fille, vos louanges l'ont fait rougir.

M. DABELLE.

C'eſt par elles que je t'encourage à t'en rendre encore plus digne. Lucile, quand je te loue d'avance de faire le bonheur d'un honnête homme, c'eſt que je ſuis ſûr que tu le feras. Le rang & les richeſſes ſont à tes yeux, comme aux miens, de futiles chimeres. Tu n'écouteras que la voix de ton cœur. Parle, j'attends ton aveu.

LUCILE, *avec embarras.*

Eh bien, je dompte ma timidité. Nommez-moi donc ceux qui ſe ſont déclarés. Si quelqu'un d'entr'eux peut décider, je....

M. DABELLE.

Mais perſonne n'ignore ce qui attire ici Dorimon, le jeune Voclair. Madame Deſmare vient tous les jours pour ſon fils; M. Verſal & le Conſeiller ſe ſuivent d'aſſez près. Ils t'ont donné tous le plaiſir de les connoître; & chacun demande préférence.

LUCILE.

Puis-je parler hardiment ſur leur compte?

M. DABELLE.

Il le faut, ma fille.

LUCILE.

Eh bien, je ne vois dans aucun d'eux celui que je nommerai mon époux. M. Dorimon ſe déguiſe trop à mes yeux. On voit qu'il tremble de ſe montrer tel qu'il eſt. Il me ſemble appercevoir en lui un caractere qu'il n'eſt pas facile d'approfondir, & je redoute un homme impénétrable. Pour le jeune Voclair, il eſt tout ſuperficiel. Il ne m'a pas encore dit un mot qui ſerve à me prouver qu'il puiſſe penſer. Le

fils de Madame Desmare est un homme trop indécis pour que je penche jamais en sa faveur. Je l'ai vu dans une heure changer trente fois d'avis au gré de ceux qui se jouoient de sa volonté. Le Conseiller a eu le malheur de se voir trop jeune en place; il n'a rien appris; il tranche, décide, & se croit juge de l'univers : je l'ai trouvé trop grave pour de petites choses, & trop inconséquent pour des affaires où l'intérêt général se trouvoit compromis. Quant à M. Versal, il ne m'a fait jusqu'ici sa cour, qu'en paroissant sous un habit plus élégant que celui de la veille ; il semble n'exister que par ses belles dentelles & par les fleurs de sa veste. Enfin, j'ai beau vouloir trouver un mérite qui m'attache, je ne vois autour de moi qu'un éclat emprunté. Est-ce ma faute si vous m'avez rendue si difficile. Celui qui vous appellera son pere, ne doit-il pas posséder quelqu'une de vos qualités.

M. DABELLE.

Peut-être y suis-je, le Comte de Stal ; qu'en penses-tu ?

LUCILE, *avec étonnement.*

Le Comte, mon pere !

M. DABELLE, *en souriant.*

Voici sa lettre, vous me dicterez la réponse. (*Lucile prend la lettre & la lit.*) Mais dis-moi tout de suite si c'est lui. Devenir Comtesse est un appas à faire tourner une tête.

LUCILE, *avec noblesse.*

Heureusement tout ce clinquant ne m'éblouit pas. Je me représente le Comte dépouillé de ses titres & de ses biens. Je ne vois pas qu'il mérite de l'emporter sur ses rivaux. Je ne l'aime point.

M. DABELLE.

Et tu n'aimerois personne ?

LUCILE, *hésitant.*

Non, mon pere.

M. DABELLE, *d'un ton affectueux & ferme.*

Lucile, me parlez-vous vrai ?

LUCILE.

Vous me pressez.... Vous m'arrachez un secret.... Mais comment résister à l'ascendant de vos bontés ?... Comment vous taire.... Il faut vous obéir.

M. DABELLE.

S'il est des secrets que tu ne puisses épancher dans le sein d'un pere qui te traite en ami, je ne demande plus rien.

LUCILE, *avec tendresse.*

Je n'aurai jamais d'autre confident que vous. Vous me guiderez, vous me consolerez.... Je crains d'aimer.... Je crois que j'aime.... Je fais un effort sur moi-même, c'est le plus grand, sans doute.... Mais du moins n'oubliez pas....

M. DABELLE.

Eh ! ma fille, méconnoîtrois-tu ton pere ?

LUCILE.

Le cœur me bat : pourquoi donc suis-je si tremblante ?

SCENE III.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

(*Bonnemer est entré à pas lents , le front baissé , les bas croisés.*)

M. DABELLE.

VOici Bonnemer. (*à part.*) Il paroît affligé. (*haut.*) Qu'avez-vous , mon ami ?.,.. Vous me paroissez tout troublé. Puis-je savoir quel chagrin ?...

BONNEMER, *d'un ton triste.*

Ah ! Monsieur , on est bien trompé dans ce monde. Il faut renoncer désormais au doux plaisir de la confiance. Tel qui porte une physionomie honnête , porte une physionomie menteuse. Dans ce siecle la jeunesse est impénétrable. Cette ville malheureuse est si propre à favoriser , à entretenir ses désordres. Qui l'eût dit ?.... Jenneval.... Malheureux jeune-homme !

M. DABELLE, *surpris.*

Eh bien , Jenneval ? (*à sa fille qui fait un mouvement pour se retirer.*) Demeurez , ma fille , nous devons reprendre notre entretien.

BONNEMER.

Monsieur, j'ai connu son pere. Nous fumes amis trente ans. Il mourut dans mes bras. Il m'a recommandé son fils en expirant. Veillez sur lui , me dit-il , guidez sa jeunesse ; il sera susceptible de grandes passions ; préservez-le des malheurs qu'elles enfantent. Se pourroit-il qu'une source aussi pure se fût corrompue , qu'il eût dégénéré de ce sang vertueux !... Il paroissoit si sage , si rangé !... Non, c'est une chose qui me passe encore.... Malheureux Jenneval !

LUCILE, *à part.*

O Ciel ! que va-t-il annoncer ?

M. DABELLE.

Eh bien qu'a-t-il fait , Jenneval ? Possédez-vous.

BONNEMER.

Ah , vous allez être pénétré de douleur. Ce jeune-homme dont vous m'avez vu si zélé , n'est plus digne de mon amitié. Il m'a trahi.

M. DABELLE.

Comment ?

BONNEMER.

Je l'avois chargé d'aller recevoir cette lettre de change que je dois rembourser demain en votre nom. Eh bien, Monsieur, j'ai des nouvelles positives qu'il a reçu l'argent, & depuis ce jour je ne l'ai plus revu.

LUCILE, *à part.*

Malheureuse ! cache ton trouble.

M. DABELLE, *froidement.*

Mais ne m'avez vous pas dit qu'il étoit à la campagne , chez son oncle depuis quatre jours ?

BONNEMER.

Et voilà ma faute. J'ai voulu cacher quelque-tems la sienne. J'ai déguisé la triste vérité pour lui donner le tems du repentir. C'est moi qui ai introduit Jenneval dans cette respectable maison , l'asile des vertus. Il obtint votre estime , je voulois la lui conserver ;

mais hélas ! c'eſt un homme perdu. Qu'il me cauſe du chagrin ! Que je voudrois faire revenir ce tems heureux où dans l'âge de l'innocence, il n'écoutoit que ma voix ! J'ai cru que la ſeule idée de mes inquiétudes le rameneroit vers moi ; mais on l'a vu promener ſes pas dans une de ces maiſons écartées, où la débauche ſans doute entretient ſes triſtes victimes. Jugez ſi je dois encore l'adopter pour mon ami, & ſi je n'ai pas des larmes à verſer ſur cette ame honnête qu'un moment a corrompue. Je reculois toujours, enfin il a bien fallu vous tout avouer.

M. DABELLE.

Ce que vous venez de m'apprendre m'étonne & m'afflige. Je lui ai connu de la droiture, des mœurs ; cette action eſt bien contraire à ſon penchant naturel ; mais la fougue, l'emportement, la jeuneſſe, l'exemple.... On l'aura ſéduit, mon cher Bonnemer, on l'aura ſéduit. Vous avez beſoin de courage & de vigilance. Agiſſez, mais prudemment ; taiſez cette aventure. Un mot prononcé dans la premiere chaleur du reſſentiment a fait quelquefois un tort irréparable : deux mille écus ne ſont rien, mais perdre un cœur ſenſible & bien né, voilà ce qu'il eſt important de prévenir. Souvent une imprudence a reçu dans la bouche de la malignité tous les caracteres du crime, & l'on a flétri pour le reſte de ſes jours un homme vertueux, mais foible. Tout en l'obſervant ayez l'air de vous repoſer de ſa conduite ſur lui-même, marquez-lui encore de l'eſtime ; c'eſt un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes ; s'il revient repentant, il aura toujours les mêmes droits ſur mon cœur..., Courez ; arrachez-le au vice, il reconnoîtra votre voix, il ſentira les remords & nous le retrouverons tel que je l'ai connu.

BONNEMER, *en regardant Lucile.*

Ah ! Mademoiſelle, quel pere, & pour moi quel ami ! (*à M. Dabelle.*) Votre générosité.... réveille la mienne. La pitié ſuccede à mon indignation. Comment ne ſerois-je point indulgent ; c'eſt vous qui m'en donnez l'exemple.

M. DABELLE.

Les momens ſont chers. Prévenez les progrès rapides de la corruption ; mais, couvrez ſa faute du voile le plus ſecret. Faites lui même entendre que je n'ai rien appris. Que la honte s'éveille dans ſon ame ſans qu'il connoiſſe l'affront ; quiconque ſe voit une fois avili n'a plus le courage de rentrer dans le ſentier de la vertu.

BONNEMER.

Ah ! que ne peut-il vous entendre !

SCENE IV.

M. DABELLE, LUCILE.

M. DABELLE.

MA fille, cet honnête homme nous a troublés.... Mais tu pleures, tu t'attendris ſur cet infortuné qui s'égare.... Va, il peut ſe relever de ſa chute & tirer un plus grand éclat de ſa faute même.... J'ai vu tes larmes, embraſſe moi, & ſur-tout ne me déguiſe plus rien.

LUCILE.

LUCILE.

J'étois prête à céder à vos inſtances, mon pere. Imprudente! j'aurois prononcé peut être un nom qui l'inſtant d'après m'eût fait rougir... Non, ſouffrez que je vous rende le droit qui vous appartient; eſt-ce à moi de choiſir quand vous-même êtes embarraſſé.... Que d'exemples effrayans pour une fille craintive!... Vous le voyez, Jenneval & tant d'autres dont la conduite paroiſſoit exempte de blâme.... La jeuneſſe ſe corrompt de plus en plus: & comme vous le diſiez il y a un inſtant, le mariage dans ce ſiecle, eſt un nœud trop dangereux à former.... Laiſſez moi toujours vivre auprès de vous. Je vous en conjure au nom de vos bontés.... Croyez que le plaiſir de vivre avec un pere peut balancer celui d'avoir un époux. Pourquoi tant craindre d'un avenir dont le Ciel prendra ſoin?

M. DABELLE.

J'interprete ton ſilence, ma chere fille, il m'intéreſſe, il me touche.... Va, mon enfant, je ſais qu'il eſt un âge, qu'il eſt des paſſions.... Mais elle ne ſeroit pas plus fortes que l'amitié, que les principes d'honneur, que la vertu.... Calme-toi.

LUCILE.

Pardonnez à votre fille....

UN DOMESTIQUE, *entre.*

Monſieur, M. Jenneval demande à vous parlet en particulier.

LUCILE, *à part.*

Je ne ſupporterai jamais ſa vue.... Ah, mon pere! ſouffrez que je me retire.

M. DABELLE.

Allez, ma fille.

LUÇILE, *fait deux ou trois pas, & revenant elle dit:*

Cependant ſi vous étiez fâché contre moi, j'aimerois mieux vous dire tout.

M. DABELLE.

Va, mon enfant, ton cœur ne peut-être long-tems à mes yeux une énigme difficile. (*ſeul.*) En croirai-je mes ſoupçons! Ciel! change ſon cœur, ou du moins rends digne du ſien le cœur qui s'eſt égaré.

SCENE V.

M. DABELLE, JENNEVAL.

M. JENNEVAL, *entre en regardant s'ils ſont ſeuls.*

Monſieur, j'ai long-tems balancé la démarche que je viens faire.... Je marche en tremblant, je parcours avec effroi cette maiſon qui m'eſt ſi connue.... Coupable, je n'oſe lever les yeux vers vous.... Ah Dieu! qu'il eſt cruel de porter la confuſion ſur le front & les remords dans le cœur.... J'ai été un ingrat, j'ai trahi la confiance d'un bienfaiteur, j'ai mis votre ami, le mien, dans le plus cruel embarras. Plaignez-moi, plaignez un malheureux jeune-homme qui chérit l'honneur & qui a fait une action déshonorante. Mais quelque étonnante que vous paroiſſe ma conduite, je ne puis accuſer ici l'emploi que j'ai fait de cette ſomme, je la dois, c'eſt

une dette sacrée ; c'est la premiere sans doute que j'acquitterai. . . . permettez qu'à l'instant même je vous offre des engagemens....

M. DABELLE.

Quels sont ces engagemens, Monsieur ?

JENNEVAL.

De vous signer une obligation dont vous me dicterez la forme, je suis encore en tutelle, mais bientôt j'espere....

M. DABELLE.

Jenneval, répondez moi, & osez me regarder.... Quelque affaire secrete ; quelque accident imprévu vous auroit-il forcé à détourner le dépôt qui vous étoit confié ?

JENNEVAL.

Rougirois-je devant vous si je n'étois que malheureux ; viendrois-je le front baissé subir l'affront ? . . . Vous me pardonneriez, Monsieur, ce que je ne me pardonnerois pas à moi-même. Je pourrois inventer ici quelque excuse pour colorer ma bassesse ; mais ma bouche ne sait point proférer un mensonge.... N'attendez de moi aucun autre aveu. Dans un trouble inexprimable & nouveau pour mon cœur, je me trouve emporté malgré moi ; voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DABELLE.

Emporté malgré vous, foible jeune homme ! vous le croyez.... Ajoutez un pas de plus à la démarche que vous venez de faire, & je vous réponds de l'estime universelle. Votre sensibilité a besoin d'un frein puissant qui la réprime. Si les passions nous égarent, la voix d'un ami peut nous remettre dans le sentier que notre aveuglément abandonnoit. Il peut nous guérir, nous consoler.... ma maison est toujours à vous, cher Jenneval, demeurez-y, & puisse l'air qu'on y respire faire entrer dans votre ame le calme & la tranquillité de la raison.

JENNEVAL, *d'un ton plus touché.*

Je me sens indigne de l'habiter désormais. Je ne suis pas né pour ce paisible asile. Son souvenir ne me quittera point, mais il sera toujours comme un poids accablant qui pesera sur mon cœur.... Par pitié, oubliez-moi.... Ne me laissez pas voir tant de bonté ; faites plutôt éclater votre indignation.... Abandonnez un homme qui s'est avili, & ne songez qu'à ce qu'il vous doit.

M. DABELLE.

Ce que vous me devez n'est rien en comparaison de ce que vous vous devez à vous-même.... Vous parlez d'engagemens.... Si vous ignorez ceux que vous avez contractés avec moi, malheur à vous ; votre dette ne s'acquittera jamais ; vous avez de la grandeur d'ame, ne la poussez point jusqu'à l'orgueil. La vertu n'est pas bornée à ne commettre aucune faute, mait à réparer celles qu'on a commises. Consultez l'honneur & vos devoirs, & venez me parler ensuite..... Vous ne m'avez vu ni chagrin ni févere ; si votre cœur s'obstine à vouloir conserver des secrets aussi mystérieux que les vôtres.... Vous les garderez, Monsieur. (*Il fait quelques pas pour s'en aller, & revient en disant* :) Jenneval, écoutez. Vous n'avez rien perdu de mon estime & de mon amitié : je vous le répete. Attendez ici Bon-

nemer ; un jeune homme comme vous, jetté dans le tourbillon du monde & des féductions, a befoin d'un ami fage & prudent, & je me plais à penfer que vous méritez encore d'avoir un tel ami.

SCENE VI.

JENNEVAL, *feul.*

J'Etois prêt de tomber à fes pieds. Qui m'arrêtoit ?... Rofalie, Rofalie, laiffe-moi refpirer. Tu maîtrifes tout mon être. Tout ce qui n'eft pas toi n'a plus d'empire fur mon ame.... Cruelle, tu femblois me promettre le bonheur.... Hélas! au lieu de te rendre heureufe, je me perds avec toi; c'eft par toi feule que j'afpire à des biens dont je favois me paffer.... Que le féjour de cette maifon me paroît tranquille!... Où eft le tems que je pouvois l'habiter fans rougir ?... Où retrouver ce calme délicieux qui m'accompagnoit près de Lucile?... Quel doux fentiment me faifoit treffaillir à l'afpect de fon pere!.... Je le regardois déjà comme le mien.... Sa candeur, fes vertus.... Ai-je oublié jufqu'à fa tendreffe ? Rofalie, Rofalie, ah, pourquoi l'amour que tu m'infpires m'emporte-t-il tout-à-coup fi loin de mes devoirs!... Lucile ne m'as jamais rendu coupable.... Fuyons ces lieux où chaque objet me fait un reproche.... Souveraine de mon cœur, l'afcendant de tes charmes m'entraîne.... Je ne puis te réfifter.... Difpofe de mes jours.... Heureux ou malheureux, mon fort eft de vivre à tes genoux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

La Scene repréfente l'appartement de Rofalie. L'ameublement eft neuf. Une toilette eft toute dreffée. Rofalie eft dans un deshabillés élégant.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE, *fe regardant dans le miroir.*

COmment me trouves-tu ce matin ? J'ai peu dormi, mes yeux ont, je crois, perdu de leur vivacité.

JUSTINE.

Oh! je vous confeille de vous plaindre. Jamais vos grands yeux noirs n'ont été plus doux & plus brillans, & je ne fais quel air de tendreffe, répandu fur votre phyfionomie, la rend charmante, & votre fourire.... Vos yeux font tout ce qu'ils veulent faire.... Hier encore, Jenneval les contemploit avec un tranfport fi vrai & toujours fi nouveau, qu'il prenoit du plaifir à les confidérer dans l'extafe de l'amour.

ROSALIE.

De forte que Jenneval te paroît toujours beaucoup amoureux de moi.

JUSTINE.

A mefure qu'il jouiffoit, fes regards devenoient plus avides ; ce jeune homme brûle d'une flamme bien fincere.

ROSALIE.

Il eft aimable, je l'avoue, mais il a un défaut.

JUSTINE.

Lequel, s'il vous plaît ?

ROSALIE.

Mais c'eft de n'avoir pas feulement dix mille écus de rente. Il a le cœur tout neuf & l'efprit romanefque. J'ai befoin d'entretenir cette ardeur refpectueufe. Il eft homme à grands fentimens, & rien n'eft affurément plus étrange dans le fiecle ou nous vivons. Il ne manque point d'efprit, mais il eft ombrageux, timide, indécis, quoique d'un caractere fenfible. Cependant il eft héritier d'une affez groffe fortune ; il eft docile à ma voix, il m'idolâtre. Allons, toute réflexion faite, je dois vivre avec lui.

JUSTINE.

Vous avez raifon. Avec votre efprit & votre beauté que chacun admire, profitez de vos jours brillans pour vous affurer un jeune homme libéral & paffionné. Que mon exemple vous ferve de leçon. Une maladie de fix mois m'a volé tous mes attraits, & avec eux mes plaifirs & ma fortune. Autrefois l'on me fervoit, & ce m'eft un bonheur aujourd'hui de vous fervir.

ROSALIE.

Va, les hommes font nos plus grands ennemis, leurs foins font intéreffés & barbares ; ils font tous ingrats, & ils ofent encore nous méprifer ; une guerre fecrete regne entre nos deux fexes ; ce font des tyrans qui veulent nous ployer fous leur joug, mais plus foibles, nous devons avoir recours à l'artifice, & paroître le contraire de ce que nous fommes, ainfi nous nous vengeons.... Puifque je maîtrife Jenneval, je puis efpérer qu'enfin.... Oui, de la réferve fans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais fans foibleffe ; voilà tout ce qu'il faut pour le foumettre..... Mais il y a une heure que je devrois être en état de paroître.... Quand Jenneval viendra, qu'on l'annonce.... Enfin, voici Brigard.... Allez.... (*Juftine fort.*)

SCENE II.

ROSALIE, BRIGARD.

(*Il doit avoir l'air d'un homme qui a paffé la nuit.*)

BRIGARD.

J'Aurois donné cette nuit ma vie pour une obole. J'ai joué d'un malheur effroyable ; j'ai perdu tout ce qu'on pouvoit perdre ... J'ai du noir dans l'ame. ROSALIE, *avec familiarité.*

Libertin ! tu n'eft donc pas trop fatisfait de ta journée ? & depuis, as-tu été aux informations ?

BRIGARD.

Oh, je n'y ai point manqué. Jenneval n'eft point riche par lui-même, comme tu l'as fort bien déviné ; mais il a un oncle opulent dont il eft l'unique héritier. Le jeune homme eft encore fous la tu-

telle de cet oncle, qui vit à la campagne à quatre lieues d'ici. On me l'as peint comme un homme fort bisarre, dur....

ROSALIE.
Cet oncle est donc bien riche ?

BRIGARD.
Oui ; de plus, avare.

ROSALIE.
Et combien de tems peut-il vivre encore ?

BRIGARD.
Mais dix à douze années. Il peut pousser jusques-là.

ROSALIE.
Dix à douze années ! ô ciel !

SCENE III.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE.
Monsieur Jenneval, Mademoiselle.

ROSALIE, *à Brigard.*
Vîte, passe de l'autre côté.

BRIGARD, *en s'en allant.*
Au revoir.

SCENE IV.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

(*Rosalie prend un air riant & agréable. Jenneval la salue, la regarde tendrement & lui baise la main.*)

JENNEVAL.
Ah ! chere Rosalie, je ne trouve qu'ici le bonheur & la joie.... Non, jamais je n'ai eu plus de besoin de me trouver auprès de vous.

ROSALIE.
Mon cher Jenneval, qu'avez-vous ? & que vous seroit-il arrivé.

JENNEVAL.
Rien que je n'eusse dû prevenir.... Rosalie, je voudrois être seul un moment avec vous.

(*Rosalie fait signe à Justine qui sort, & fait asseoir Jenneval à côté d'elle. Jenneval continue.*

Me croirez-vous, chere Rosalie. Je vous répete que je vous aime, je vous le dis du fond de l'ame, & je venois dans le dessein de rompre avec vous pour jamais.

ROSALIE.
Avec moi, Ciel ! comment ?

JENNEVAL.
Mon cœur est sur mes levres. Chere Rosalie, retenez vos larmes.... Ecoutez-moi.... Je ne puis parler.

ROSALIE.
Vous m'étonnez, vous m'inquiétez.... Jenneval que voulez-vous dire ?

JENNEVAL.
Que je suis un malheureux, indigne de vous & de l'estime des

hommes.... Vous allez rougir de m'entendre.... Mais avant que l'aveu échappe de ma bouche, dites, m'aimez-vous, Rosalie! Si vous ne m'aimez pas avec passion je suis perdu.

ROSALIE.

Pouvez-vous insulter à ma tendresse par un semblable doute? Ah! Jenneval, si j'ai évité quelquefois vos regards, vos transports, c'est qu'un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fiere. Le Ciel en me donnant la sensibilité, m'a fait là un présent bien dangereux..... Oui, vous êtes un ingrat, si vous pensez ce que vous me dites.

JENNEVAL.

Je ne doute plus de votre amour, mais puisque ce cœur est à moi, il me pardonnera.... Je ne dois plus hésiter. Lorsque je vous vis pour la premiere fois, Rosalie, ce fut de ce moment que je sentis la douleur de n'être pas né riche. Cependant n'écoutant que cet amour dont vous daignez m'assurer encore, vous vîtes en moi seul l'heureux mortel à qui vous accordâtes votre confiance. Mon bonheur eût été parfait si ma fortune présente eût répondu à mes desirs. Je n'eus jamais la force de vous avouer que mes moyens étoient au-dessous de ce que vous pouviez attendre, mais ne pouvant en même-tems vous voir former d'inutiles souhaits, j'ai tout tenté pour vous prouver mon amour; je suis loin de vanter mon zele; que dis-je! C'est à vos pieds que je viens rougir de m'être déshonoré; je vais perdre votre estime, mais souvenez-vous que sans l'amour le plus extrême, je serois encore innocent.

ROSALIE.

Et de quel crime êtes-vous donc coupable?

JENNEVAL.

J'ai trahi la confiance d'un homme, respectable que je n'ose plus nommer mon ami.... Ces deux mille écus que je remis entre vos mains, il y a huit jours, tant pour fournir à cet ameublement qu'à notre dépense; cet argent n'étoit point à moi.... J'ai tâché de dérober jusqu'ici à vos yeux les remords qui me tourmentoient.... J'ai des espérances; mais pour le moment je me trouve sous la loi d'un tuteur... Est-ce assez m'humilier à vos yeux?... A présent osez me répondre, m'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Vous croyez donc que c'étoient ces richesses qui m'attachoient à vous.... Vous me faisiez cette injure, vous, Jenneval! Ah reprenez vos dons. Si je les ai acceptés, c'est parce que c'étoit votre main qui me les offroit. Je n'ai point eu cette fausse délicatesse qui tient à l'orgueil ou à l'indifférence. Je n'ai point rougi de tout partager avec celui à qui j'avois donné mon cœur.... Oui, je suis piquée, mais c'est de votre défiance. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé avant de commettre une telle imprudence, je vous l'aurois épargnée.... Je vous aime toujours, Jenneval, ouvrez moi votre cœur: quels sont aujourd'hui vos desseins?

JENNEVAL.

Sans cet aveu qui me charme & qui me rend pour toujours à vous, j'allois fuir pour ne reparoître jamais à votre vue. Pardonnez, je vois que vous ne m'aimez que pour moi.... Je sors de chez ce digne

homme que j'ai trompé. Guidé par le repentir, je me fuis offert à toute l'indignation que je méritois. Il m'a parlé avec bonté & j'ai mieux apperçu toute la honte qui m'environnoit. Je ne puis la fupporter plus long-tems. (*avec feu.*) Je fuis fûr de toute ta tendreffe, chere Rofalie.... Eh bien, ayons ce courage que l'amour infpire. Que l'amour nous tienne lieu de richeffes coupables,... Eft-il de plus doux plaifir que la paix de l'ame ? Allons habiter un fimple réduit où nous goûterons le bonheur fans remords. Qu'importe un féjour moins brillant à deux cœurs qui s'aiment !... Je vendrai ces meubles qui me reprochent ma honte.... Je reftituerai la fomme que j'ai détournée. Un jour viendra, Rofalie, que le Ciel couronnera notre conftance. Pour vivre obfcurs, nous n'en vivrons pas moins heureux. Que dis-je, rentré en grace avec cet ami qui m'aime & que j'eftime, je n'aurai plus de remords & tous nos jours couleront paifibles & fortunés.

ROSALIE.

Mon ami, vous parlez de remords, comme fi vous étiez un grand criminel. Je vous ai écouté patiemment. J'eftime la nobleffe de votre ame, mais fon exceffive fenfibilité vous abufe. Pour avoir commis une faute, au fond très-reparable, faut-il connoître le défefpoir ? Vous pouffez toujours les chofes à l'extrême. Cela eft dans votre caractere, & c'eft un défaut. Songeons paifiblement aux moyens d'accorder ce que vous devez à l'honneur: mais en même-tems ce que vous devez à vous-même pour votre propre félicité. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un oncle affez riche de qui vous attendiez un jour ?...

JENNEVAL.

Ah ! de qui parlez-vous ? Son nom feul m'infpire l'effroi. Si jamais il découvroit notre liaifon, je ne faurois comment me dérober à fon reffentiment. Homme févere, inflexible, à force de vertus.... Non, Rofalie, jamais je n'aurai recours à lui, & ce qui doit hâter encore plus une jufte reftitution, c'eft la crainte trop bien fondée que ma faute ne parvienne bientôt à fon oreille.

ROSALIE.

Vous ne m'avez point entendu Jenneval. De grace, n'outrez rien. Point de déclamation. Répondez-moi : a t-on paru bien furieux contre vous chez M. Dabelle ?

JENNEVAL.

Je vous l'ai dit : on m'a reçu avec trop d'indulgence & c'eft ce qui me déchire le cœur.

ROSALIE.

Eh bien, on ne vous voit donc pas fi coupable que vous vous imaginez l'être. En homme habile, profitez de cette bienveillance. Ne fauriez-vous prendre des arrangemens avec ces perfonnes qui vous connoiffent & vous eftiment ? Elle n'ignorent pas que l'héritage de votre oncle ne fauroit vous manquer. Il n'eft pas immortel. Un emprunt légitime n'eft défendu, ni par les loix, ni par l'honneur. Ce confeil que je vous donne, au moins, Jenneval, vous le verrez par la fuite, eft parfaitement défintéreffé. Jeune, & dans l'âge ou vous devez paroître, laifferez-vous échapper ce tems heureux qui fuit & ne revient plus. Vous ne me ferez pas l'injure de penfer que

j'ai quelque vue d'intérêt.... (*d'un ton le plus tendre.*) Va, mon cher Jenneval, un réduit obſcur, une vie ſolitaire, une chaumiere dans un village, tout me ſera égal, pourvu que je la partage avec toi..... Je veux ton bonheur, & je t'aime trop pour y renoncer; mais toi, Jenneval, tu n'es pas aſſez décidé.

JENNEVAL.

Parlez, & je vous jure de l'être.

ROSALIE.

Garde-toi donc de former le projet de vivre dans cette médiocrité honteuſe, qui attire à coup ſûr le ſourire du mépris. Crois-moi, je connois le monde. Il pardonne tout hors les ridicules, & la pauvreté eſt le plus grand à ſes yeux. Si tu ne t'y préſente pas avec un certain éclat, il vaudroit mieux n'y jamais paroître. Le monde juge l'habit, la demeure, la dépenſe : tout cela tient à l'homme. Le monde peut juger fauſſement, mais il juge ainſi. Uſe de toutes les reſſources que tu peux avoir. Quelque argent anticipé ſur tes revenus futurs, au lieu de renverſer ta fortune ne peut que l'établir plus ſûrement. Les gens riches ou ceux qui paroiſſent l'être, s'attirent les uns les autres & forment un corps ſéparé. Un étranger n'y eſt point admis : quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. Il faut ſemer l'argent pour le recueillir enſuite. Sans un coup déciſif, Jenneval, vous ne ferez que languir, & vous perdrez avec vos plus belles années juſqu'à l'eſpoir de vous faire un état. C'eſt donc une ſageſſe, une prudence, je dirai plus, une économie de forcer le crédit en cas de beſoin. Mon bon ami, il n'y a donc qu'une terreur enfantine, ou une inexpérience abſolue qui ait pu vous empêcher juſqu'ici d'avoir recours à ces moyens utiles. Je ne vous preſcris point la prodigalité. Je deſire ſeulement que vous vous mettiez en état de vous faire honneur de ce qui vous appartient. Si vous avez des amis, leur bourſe doit vous être ouverte. On s'intrigue, on s'arrange, on trouve un peu d'un côté, un peu de l'autre. Un jour vient qui paye le tout. Que dis-je! Le jour où vous ſortirez de tutelle n'eſt pas ſi éloigné. La nation eſt partagée en deux portions. En gens qui prêtent, & en gens qui empruntent. Pourquoi rougiriez-vous de faire ce que fait la moitié du monde!

JENNEVAL.

Je ſens la force de vos raiſons. Mais, ſoit ignorance, ſoit timidité, ſoit répugnance ſecrete, mon cœur a toujours héſité.

ROSALIE.

Si vous m'euſſiez parlé plutôt, au lieu de commettre une telle étourderie, j'aurois pu vous indiquer....

JENNEVAL.

Se peut-il? J'oſerois eſpérer....

ROSALIE.

Je veux vous laiſſer un peu de regret d'avoir manqué de confiance envers moi, de ne m'avoir pas ouvert votre ame; d'avoir pu faire un ſeul pas, ſans en faire part à celle qui vous aime, à celle qui ne réfléchit que pour vous rendre libre & heureux.

JENNEVAL.

Ah divine Roſalie!... pardonnez....

SCENE V.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

Mademoiselle, une perſonne demande M. Jenneval, & s'obſtine à vouloir lui parler.

ROSALIE.

Mais avez-vous dit qu'il n'étoit point ici ?... Ne laiſſez point entrer.

JENNEVAL, *ſurpris.*

Qui viendroit ? Et d'où pourroit-on ſavoir ?... Mais j'entends ſa voix.... O Ciel ! c'eſt Bonnemer, c'eſt mon ami.... Non je ne puis.... Il faut que je l'entende....

ROSALIE, *d'un ton artificieux.*

Il eſt trop juſte.... Nous nous reverrons, mon cher Jenneval.

Roſalie ſe retire dans un cabinet voiſin.

SCENE VI.

BONNEMER, JENNEVAL.

BONNEMER, *derriere le Théâtre.*

Il eſt ici, vous dis-je.... Je le ſais.... Je veux lui parler.... J'entrerai.... (*avec acclamation.*) Ah, cruel ami, que vous me donnez de peine !... Etes-vous bien réſolu à déſoler tous ceux qui vous connoiſſent ?... Jenneval, cher Jenneval, pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans mes bras ?

JENNEVAL.

C'eſt que je me rends juſtice.... Mes peines ſont pour moi.... Laiſſez-moi, de grace.... Votre préſence me fait trop ſouffrir.... Un jour nous pourrons nous revoir.... mais pour aujourd'hui, je vous le dis dis ſans détour, je ne veux entendre ni reproche ni conſeil.

BONNEMER.

Ami aveugle, mon amitié t'importune ? Tremble à la vue du précipice, lorſque ma main vient t'arrêter ſur le bord. Voilà donc pour qui tu t'égares, pour qui tu abandonnes ceux qui te furent ſi chers ! c'eſt pour une femme mépriſable....

JENNEVAL.

Arrêtez, Bonnemer, n'inſultez pas à l'objet que j'aime. Si vous venez ici pour l'outrager, je conſens plutôt à ne plus vous voir.

BONNEMER.

Je ſortirai, jeune inſenſé. J'abandonnerai mon ami, puiſqu'il le veut. Je retournerai ſans lui chez le généreux Dabelle, chez ce pere reſpectable qui t'aime, qui te plaint, qui t'attend, qui, à l'exemple de ſa fille, verſera plus d'une larme, en apprenant que tu rejetes juſqu'aux ſoins de l'amitié. Adieu, embraſſe-moi du moins pour la derniere fois.

JENNEVAL, *ému, & lui prenant la main.*

Non.... demeurez un inſtant.

BONNEMER, *avec le cri de l'ame,*

Eh j'ai perdu ton cœur, ta confiance. Tu t'es caché de moi, &

ce fut-là l'origine de tes déſordres. Ta folle paſſion t'expoſe à de plus grandes fautes encore que celles que tu as commiſes. Je ſuis toujours le même ; & toi, Jenneval, qu'es-tu devenu ? Pourquoi ton cœur eſt-il changé ? Dis-moi donc qu'eſt devenu mon ami ?

JENNEVAL.

Ah ! ſi tu l'es, dépoſe donc cette âpre auſtérité, qui condamne toujours & qui ne veut rien ſentir. Tu ne connois pas celle que j'adore ; ſi tu l'avois vue.... Tu ſais que dans cette honorable maiſon, où l'on ne m'a que trop bien reçu à ta recommandation, je pouvois être le plus heureux des hommes. Les graces, les vertus, les charmes de Lucile, m'attacherent à tous ſes pas. Si ce n'étoient point des deſirs auſſi brûlans que ceux qui me conſument, c'étoit du reſpect, de la confiance, de l'amitié, une admiration tendre & reſpectueuſe, une ſorte de confiance douce & attrayante ... Je croyois l'aimer....Mais, combien depuis un mois j'ai ſenti la différence de ce tendre intérêt qu'inſpire la douceur, & de ce feu tumultueux qu'allume la beauté ! As tu connu cet aſcendant impérieux ? Dès l'inſtant que j'apperçus Roſalie je reçus un nouvel être.... Il falloit mourir ou tomber à ſes genoux, j'y tombai & je ne vis plus qu'elle dans l'univers, & la vie ne me parut un bienfait des cieux que parce que déſormais je pouvois en conſacrer tous les inſtans ſous ſes yeux..... Je t'ai fui dans ces momens, craignant d'être guéri, redoutant tes conſeils.... Je les redoute encore.... Ne me force pas à devenir plus coupable. . . . Furieux que je ſuis, je ſacrifierois l'amitié même à l'amour. Pardonne, je t'ouvre mon cœur. Il eſt en proie aux tranſports les plus violens.... Eh pourquoi tant déclamer contre un tel penchant ? Il ſuffit d'abandonner un amant malheureux aux tourmens ſecrets qui le tyranniſent.. . Cher Bonnemer, je crois cependant que je ſerois fortuné ſi je jouiſſois des biens que la providence m'a accordés. Je les partagerois avec l'objet qui me fait chérir l'exiſtence, mais un oncle en me refuſant ce que j'avois droit d'attendre, a été le premier auteur de ma faute ... Tu connois ſon humeur intraitable .. Je ne lui expoſerai point des beſoins qu'il ne comprendroit pas. Les plus chers ſentimens de mon cœur ſont oppreſſés ſous ſa tyrannie.... O, mon ami, j'ai voulu être libre en aimant, & je ſens que la main de la néceſſité m'a chargé de chaînes encore plus peſantes.

BONNEMER.

Cette paſſion, fondée ſur les ſens, ne te cauſera que du trouble & du déſeſpoir. Crois-moi, Jenneval il ne tient qu'à toi de briſer tes liens ; le veux-tu ?

JENNEVAL.

Que tu connois peu l'amour, ſi tu penſes qu'on puiſſe ainſi l'aſſujettir ! Moi ! que je renonce au plaiſir d'être aimé.... Ah !... Il eſt trop fait pour ce cœur tendre & qui le goûte pour la premiere fois.... Un orage violent s'eſt élevé dans mon ame, & malgré mes combats, ma honte & ta douleur, jamais je n'ai ſenti ſi vivement l'avantage d'être né ſenſible. Crois-moi, il eſt affreux de vivre ſans aimer, & lorſque notre cœur rencontre l'objet heureux qui le captive, ami, c'eſt le Ciel qui l'amene ſous nos regards pour achever notre bonheur. Nous y refuſer n'eſt plus alors en notre pouvoir.

BONNEMER.

Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel, c'est l'objet que tu as choisi.... Ah ! Si Lucile avoit fixé ton choix, tous les cœurs y auroient applaudi. Ta félicité feroit pure, aucun nuage ne la troubleroit. Au plaisir que donne l'amour, se joindroit celui de l'approbation publique. Elle est nécessaire, elle complette le sentiment du bonheur. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne !

JENNEVAL.

Que m'importe l'opinion publique ! elle est injuste. Je n'écouterai que la voix qui commande au fond de mon cœur ; elle me parle, elle me rassure ; elle me dicte de nouveaux devoirs..... J'aime.... Si je pouvois disposer de ma main, j'irois de ce pas la lui assurer solemnellement aux pieds des Autels.... Il faut que des nœuds éternels nous enchaînent l'un à l'autre.... Je ne serai heureux que lorsque je pourrai l'avouer & la montrer à tous les yeux portant mon nom & possédant mon cœur. Mais tu sais que la mort d'un pere m'a donné un maître despotique. Il me reste un ami, l'aurai-je encore long-tems ?

BONNEMER.

Il te restera malgré toi, infortuné Jenneval. Pourrois je t'abandonner dans l'égarement où ton inexpérience t'entraîne ! Ton cœur est encore honnête, quoique livré au désordre ; mais prends garde, la contagion du vice t'approche de prês, elle flétrira bientôt tes mœurs aimables. Alors tu deviendras vil, alors tu ne feras plus mon ami... Ah, crédule jeune homme ! ce n'est point ici où demeure celle avec qui tu dois passer ta vie.... Elevé dans les bras d'une facile confiance, tu ignores les artifices d'une femme perdue, tu n'apperçois point les pieges qu'elle multiplie sous tes pas.

JENNEVAL.

Tu n'imagines pas, Bonnemer, à quel point tu m'affliges. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait Rosalie ? Que tu la condamnes légérement !... Va, crois moi, fans sa vertu.

BONNEMER.

Sa vertu !

JENNEVAL.

Oui, son ame est remplie de délicatesse.... C'est sa vertu qui me rend malheureux.... Ses graces & sa franchise tempérent seules la sévérité de sa réserve.... (*avec chaleur.*) Mais il n'y a personne au monde qui puisse savoir cela mieux que moi....

BONNEMER.

Ne nous emportons point sur les termes.... Ami Jenneval, c'est donc une fille honnête, sincere, vertueuse, qui s'est jetté dans tes bras, qui t'a fait violer tous tes devoirs, à qui tu as donné un bel ameublement, qui l'a accepté.... Où est ta raison ! Va, l'amant aimé est rarement celui qui donne. L'intérêt seul lui dicte ce qu'elle te dit de plus tendre. Son cœur ne peut être susceptible d'aucun sentiment délicat. A la premiere occasion elle te trahira pour un homme plus riche ou plus prodigue, ou bien elle aura recours aux maneges de l'intrigue, à l'hypocrisie pour t'amener au point de t'avi-

lir publiquement avec elle. Méprisé le reste de ta vie, de quel front soutiendras-tu les regards du public ?.... Je le déchire, hélas ! ce cœur trop tendre ; par mes réflexions cruelles, j'empoisonne tes plus beaux jours : pardonne ! Je veux te sauver à la fois de l'opprobre & du malheur.

JENNEVAL.

Que tu me fais souffrir !... Change de langage.... Qui de nous deux doit juger de l'état où ce cœur doit être heureux !....

BONNEMER.

Tes yeux sont fascinés & de nouveaux remords t'attendent. C'est une femme méprisable te dis-je. Périssent ces infâmes courtisanes ; la honte de leur sexe !

JENNEVAL, *avec le cri de la douleur.*

Elle ?.... Rosalie ?.... Tu l'outrages ! Adieu, je me retire.

BONNEMER, *d'un ton ferme & tendre.*

Si tu ne m'étois pas aussi cher, je me serois déjà retiré, ou plutôt je ne serois pas venu te chercher ici. Ose me répondre. Est-ce ma cause ou la tienne que je soutiens en ce moment ? T'ai-je jamais trompé ? Reviens, lis en mon ame le motif qui me fait agir ; vois toute ma tendresse, & sois ensuite assez insensible pour refuser la main que je te présente.

JENNEVAL, *la saisissant avec transport.*

Je l'accepte comme celle d'un bienfaiteur, d'un ami. C'en est fait, je n'aurai plus rien de caché pour toi, mais respecte l'innocent objet d'un amour malheureux. Je lui avois juré un secret inviolable, tout m'échappe en ta présence. . . . Tu va devenir mon juge. . . . Que j'aurois mauvaise opinion de toi, que tu m'offenserois, si tu gardois tes préjugés contre Rosalie après l'avoir vue !... Sans doute, un de ses regards la justifiera plus que toutes mes paroles. (*en courant vers le cabinet voisin, & prenant Rosalie par la main.*) Venez, Rosalie, joignez-vous à moi, c'est un ami inflexible qu'il nous faut gagner.

SCENE VII.

BONNEMER, JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE.

Je tremble. . . . A quoi m'exposez-vous ?

BONNEMER, *à part.*

Dans quel étonnement ! . . . .

JENNEVAL, *à Rosalie.*

A tout ce qui peut vous rendre chere aux yeux d'un autre, comme aux miens.

ROSALIE, *à Bonnemer.*

Monsieur, dans la solitude où mes malheurs m'ont forcée à me cacher, je ne puis m'empêcher de rougir à l'aspect d'un nouveau témoin de l'état où je suis ; mais, malgré les apparences, mon cœur vous est sans doute connu. Jenneval m'est cher, vous êtes ami de Jenneval, & ce titre seul calme un peu le trouble dont je ne pouvois me défendre. Croyez que la plus pure tendresse m'unit à Jenneval.

Si vous trouvez que je faſſe ſon malheur, entraînez-le loin de moi. Puniſſez-moi de l'avoir aimé ; mais j'en atteſte le Ciel qui nous entend, dans la douleur où mon ame ſera plongée, & en quelque lieu où mon ſort me conduiſe, mon cœur ne ſera jamais qu'à lui.

JENNEVAL, *à Bonnemer.*

Mon ami ! mon ami ! la voyez-vous, l'entendez-vous !

BONNEMER.

Très-bien, ma foi, elle fait à merveille....

JENNEVAL.

Quoi !

BONNEMER

Son rôle.

JENNEVAL.

Que dites-vous ?

BONNEMER, *à Roſalie.*

Mademoiſelle, Jenneval eſt mon ami, juſqu'ici il s'eſt montré vertueux. S'il vous eſt cher, comme vous le prétendez, ne l'écartez point du ſentier de ſes devoirs. C'eſt ce qu'il doit avoir de plus ſacré dans le monde. Il eſt jeune, & vos charmes le ſubjuguent. N'abuſez point de ce dangereux pouvoir. J'ignore vos malheurs, mais ſi les apparences ſont contre vous, avouez que jamais elles ne furent mieux fondées....

ROSALIE, *en l'interrompant.*

Vous prenez avec moi, Monſieur, un ton qui m'étonne, m'humilie.... Votre ami a dû vous dire.... Mon cœur eſt oppreſſé.... (*Elle s'appuye ſur Jenneval, & dit en pleurant* :) Jenneval, Jenneval, vous ſavez qui je ſuis, & vous m'expoſez à cet affront !.... Eſt-il poſſible ; non, je n'en reviendrai jamais.

JENNEVAL.

Bonnemer !

BONNEMER.

Mademoiſelle, allez, on ne m'abuſe point. Croyez-moi, donnez-vous pour ce que vous êtes....

ROSALIE, *en ſanglottant.*

O Ciel ! infortunée que je ſuis !

JENNEVAL, *d'une voix altérée.*

Bonnemer !

BONNEMER, *à Jenneval.*

Jeune imprudent ! ces larmes que tu vois couler ſont fauſſes & perfides comme elle.

JENNEVAL, *d'un ton emporté.*

Vous auriez dû reſpecter.... Cruel.... Allez, vous n'êtes plus mon ami.... Retirez-vous....

BONNEMER, *avec force.*

Ingrat ! je le ſuis encore, & quoique tu faſſes, je le ferai toujours : que dis-je ? tu me deviens plus cher dans ton délire, & je t'en donnerai la preuve en t'arrachant, malgré toi, au piege où cette Sirene artificieuſe voudroit te conduire. Mon active tendreſſe emploiera juſqu'à l'autorité publique, ſi tu n'écoutes pas la voix de ton ami.... Adieu. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE, *feignant de s'évanouir.*

Dieu ! je me fens mourir.

JENNEVAL, *foutenant Rofalie.*

O Ciel ! reprenez vos efprits.... Je ne pourrai donc faire que votre malheur.... Je fuis défefpéré. *(Il conduit Rofalie fur un fauteuil, & courant vers la porte.)* Homme terrible, qu'es-tu venu faire ici ? Va, va te ranger au nombre de ceux qui me perfécutent.... Je les braverai tous. (*aux genoux de Rofalie.*) Pardonne, Rofalie, feroit-il poffible que tu m'aimaffe encore.

ROSALIE.

Ah ! ce feul mot me rend à la vie.... Si je t'aime encore ! jamais tu ne me fus plus cher. Je ne fais pas te rendre refponfable de l'injuftice d'autrui. L'idée de te perdre, de te voir arracher loin de moi, voilà ce qui a bouleverfé tous mes fens. Apprends de moi comme il faut aimer. Ah ! que l'empire que je devrois avoir fur ton cœur, n'eft-il égal à celui que tu as fur le mien !

JENNEVAL.

En pourrois-tu douter ?

ROSALIE.

Non.... Mais faifons ici le ferment de ne point nous féparer. Livre moi déformais toutes tes volontés, je te réponds des miennes. Uniffons-nous contre nos perfécuteurs ; créons nos reffources, & que notre courage nous rende à la fois indépendans des événemens & des hommes.

JENNEVAL, *preffant la main de Rofalie.*

Je m'abandonne à toi, ô ma chere Rofalie.

ROSALIE, *d'un ton de reproche.*

Jenneval.... Pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne ?

JENNEVAL, *avec vérité.*

Tu es loin de connoître tous les combats qui fe paffent en mon ame. . . . Tu l'emportes. . . . Je t'adore. . . . Ne m'en demande pas davantage.

ROSALIE.

Mon cœur ne te déguife rien. . . . Je me livre à toi.

JENNEVAL, *avec feu.*

Tu ne feras point trompée !

ROSALIE.

Je le fouhaite ; mais il eft de ces momens orageux, où, féduit par une voix impofante, tu redeviendras foible.... Où tu ne m'écouteras plus.

JENNEVAL.

Ne crains rien.

ROSALIE.

Me promets-tu de t'en rapporter toujours à moi feule ? à moi.

JENNEVAL.

Je te le promets.

ROSALIE.

Quel eſt donc cet homme que tu nommes ſi facilement ton ami ?

JENNEVAL

C'eſt... Je l'ai ſacrifié. Il fut dans tous les tems mon protecteur. C'eſt de lui que je tenois cette lettre de change.... Il m'aima toujours; il en eſt bien récompenſé !

ROSALIE.

Quoi ! il demeureroit chez M. Dabelle.

JENNEVAL.

C'eſt ſon caiſſier, ſon ami.

ROSALIE.

Ecoutez, Jenneval.... Vous avez commis une imprudence très-grave en m'expoſant à ſes regards. Vous avez cru pouvoir le fléchir, mais il eſt un de ces hommes froids qui ſont loin de ſentir ou d'excuſer la plus auguſte, la plus tendre des paſſions. L'amour n'eſt pour eux qu'un ſentiment étranger.... Il m'a outragée.... Vous avez beſoin de lui ; c'eſt votre ami, dites-vous !... Je lui pardonne l'offenſe qu'il m'a faite.

JENNEVAL, *en lui baiſant les mains.*

Ah ! votre cœur eſt auſſi noble que ſenſible.

ROSALIE.

Vous ſentez-vous, en même-tems capable de ſuivre mes conſeils ?

JENNEVAL.

Des conſeils ! Ordonnez, je ne veux qu'obéir.

ROSALIE.

Il faut aller retrouver votre ami, lui parler d'un ton repentant, l'appaiſer, employer juſqu'à la ſoumiſſion s'il eſt néceſſaire, l'aſſurer, non pas que vous m'avez abandonnée ; (ta bouche ni la mienne, cher Jenneval, ne prononceront jamais un mot ſi cruel) mais lui faire entendre que tu n'es point eſclave de mes charmes, que je ne gouverne point tes volontés, que rien ne te tyranniſe. Sur-tout laiſſe lui dire tout ce qu'il voudra de ma perſonne. Que m'importent les diſcours de l'univers. De toi ſeul dépend ma renommée.... mon bonheur. J'apprendrai à tout ſouffrir, dès que ton intérêt paroîtra l'exiger.

JENNEVAL.

Quoi, tu veux que je m'aviliſſe à feindre.

ROSALIE.

Voilà donc cette obéiſſance que tu m'avois promiſe ? Sais-tu à quoi tu m'a expoſée ? A tout l'effet de ſon reſſentiment, il peut devenir terrible. Mon déshonneur va voler de bouche en bouche. Tu as entendu quel nom Bonnemer étoit ſur le point de me donner ; attends encore, & tu reverras ici ce même homme irrité.

JENNEVAL.

Si tu ſavois ce qu'il m'en coûte pour diſſimuler !.... Qui, moi ! dire une fois ſeulement que je ne t'aime pas avec idolâtrie, proférer ce menſonge dont mon cœur eſt ſi loin, c'eſt un moment affreux, & je préférerois....

ROSALIE.

Sans doute, de me perdre pour toujours.

JENNEVAL, *avec douleur.*

Que dis-tu ?.... J'obéirai....

ROSALIE.

Cours le rejoindre, & tremble de le trouver rebelle à tes prieres. Souvent un seul mot qu'on a hésité de prononcer, lorsqu'il le falloit, a causé de malheurs irréparables. Allez, mon cher Jenneval, & ne tardez point à me rendre compte du succès.... Appaisez Bonnemer, & revenez toujours plus digne d'être aimé.

JENNEVAL, *dans un transport rapide.*

Adorable Rosalie, tu possedes toutes les vertus, tu oublies une offense, tu me rends un ami, tu veux confirmer ma félicité. Ton ame héroïque & tendre me dictera tout ce que je dois lui dire, & soudain je revole à tes genoux pour m'enivrer des pures délices que ta voix & tes regards me font goûter.

SCENE IX.

ROSALIE, *seule.*

IL falloit prévenir la tempête qui auroit pu s'élever.... Que ce caractere ardent est difficile à manier! Que de fois il m'échappe! comme sa vertu naïve vient à tout moment rompre mes projets.... Mais je les ai conçus, il faut qu'ils s'accomplissent..., Je ne subjuguerois pas un cœur amoureux!.... Sa fortune ne demeureroit pas captive entre mes mains!.... Plutôt mourir que d'en perdre l'espoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, LUCILE.

ORPHISE.

AH! Cousine, vous ne m'échapperez pas! Je vous y prends.... On se cache donc comme cela pour pleurer toute seule?

LUCILE.

Moi?

ORPHISE, *la contrefaisant avec bonté.*

Moi?... Mais non, ces yeux-là qui voudroient mentir; qui, mouillés encore de larmes, s'efforcent de dire, nous n'avons point pleuré.

LUCILE.

Oh! pour cela.... Mais, ma cousine, je n'aime pas non plus qu'on me suive de si près.

ORPHISE.

Eh! ma chere enfant, rends-toi de bonne grace.... Je sais tout.... Tu ne te souviens donc plus combien de fois tu m'as parlé de Jenneval.

LUCILE.

Je ne vous en parlerai plus, je vous en assure....

ORPHISE.

Qu'en pleurant. Allons, pauvre amie, mets-toi à ton aise. Un petit sourire pour moi, cela ne se peut?... Eh bien, soulage ton

cœur. Passe tes bras autour de mon cou. Cache ta tête dans mon sein. Soupire, mon enfant, soupire. Répete-moi cent fois que tu es malheureuse. Mes larmes se mêleront aux tiennes. Je sais tout ce que tu souffres. Jenneval fait des fautes que mon cœur ne peut excuser.

LUCILE, *en l'embrassant avec affection.*

Ai je tort de pleurer ? Il va perdre ses mœurs, ses vertus.... Vous savez comme il paroissoit honnête, & s'il méritoit la préférence sur tant d'autres que nous avons jugés ensemble.... Vous même, Cousine, étiez prévenue en sa faveur... Nous trompoit-il alors ?... Ah ! croyons plutôt qu'il s'est laissé séduire ; mais l'est-il pour jamais... Voilà ce qui déchire mon cœur... La crainte, la douleur, l'espoir s'y succedent... Je n'ai jamais éprouvé une si violente agitation. Que de combats je me suis déjà livrés... Combien de pleurs j'ai déjà versés... Ah ! qu'il est cruel celui qui me les fait répandre... Et ce dernier événement.... Cette indigne rivale.... Je rougis de ma foiblesse. (*Elle cache son visage dans le sein de son amie.*)

ORPHISE.

Je suis si pénétrée, que je ne sais plus que te dire ; & cet oncle, ce cruel oncle, dis-moi, il arrive à point nommé pour faire feu. Qui l'a fait venir ? Qui a pu l'informer ?

LUCILE.

Ce n'est assurément ni mon pere, ni M. Bonnemer.

ORPHISE.

Que je souffrois pour toi ! comme nous n'attendions que le moment de nous échapper de table. Quel homme terrible que ce M. Ducrone ! Il sort des forêts. Quel ton ! j'ai manqué vingt fois de m'emporter contre lui ; & ton pere ! Ah ! ma cousine, je ne sais pas comment je ne me suis point jettée à son cou. Il plaidoit pour le neveu, & sembloit deviner nos cœurs pour y nourrir l'espérance.

LUCILE.

Chere cousine, si vous saviez combien j'appréhende ses bontés ! A quel état je suis réduite ! Je crains mon pere, moi qui n'avois fait jusqu'ici que l'aimer ; mais je suis donc coupable, puisque je le crains.... Tant que je crus Jenneval vertueux, le penchant que je me sentois pour lui ne pouvoir m'être un sujet de reproche, mais aujourd hui tout est contre moi.... Et j'ose y penser encore, & je n'ai point fait le désaveu de ma flamme dans les bras de l'auteur de mes jours.... Je suis toute troublée ; je crois que d'aujourd'hui je n'aime plus rien. Les deux personnes que je chérissois le plus, s'offrent à mes yeux sous un jour nouveau.... L'aspect de mon pere m'est redoutable, & Jenneval, l'ingrat Jenneval.... Crois-tu bien qu'il m'aimât avant ce malheureux événement. Pour moi, je pense que c'est une chose impossible.

ORPHISE.

Impossible de s'attacher à une autre personne après t'avoir connue, cela devroit être ma bonne & tendre amie. Jenneval avoit conçu pour toi les sentimens les plus tendres. J'ai vu plusieurs fois ses yeux le trahir malgré lui en ta présence ; tout exprimoit un amour retenu par cette crainte respectueuse, qui nous donnoit une idée avantageuse de ses mœurs, mais il n'aura falu qu'un malheu-

reux moment pour égarer ce jeune homme, dans une ville où le vice triomphe, & revêt extérieurement tous les charmes de la volupté ; comment. . . .

LUCILE, *l'interrompant.*

Ne feroit-il plus possible qu'il revint à lui-même. Quelques jours d'égarement causeroient-ils la perte de sa vie entiere ! Jenneval pourroit-il chérir l'infamie ! Ah ! Cousine, quand je l'ai vu rentrer ce matin avec cet air confus, humilié, tous mes sens ont tressailli. Pourquoi faut-il qu'il se soit encore échappé & plus coupable que jamais !... Comme son ami est chagrin ! Quoi, l'amitié, ce dernier sentiment qui s'éteint dans une ame noble, l'amitié n'a pu toucher son cœur ! Je me flatte trop peut être, mais si je lui eusse parlé, je serois plus tranquille. Je me rappelle un tems où il sembloit prévoir jusqu'à mes moindres pensées ; mais plus je le vis me donner des preuves d'un attachement qui croissoit de jour en jour, plus je me crus obligée d'en réprimer les marques trop visibles, en affectant une froideur d'autant plus nécessaire, que mon cœur en étoit loin. Peut-être se sera-t-il cru rebuté.... Cette erreur aura été la cause de sa perte..... Mais tu vois quel détour mon cœur prend pour se flatter. Cousine, je m'égare. Aide-moi à bannir pour jamais une pitié trop dangereuse, & qui peut-être n'est que l'interprete d'un sentiment qui feroit le malheur de ma vie, si je ne m'empressois à l'étouffer.

ORPHISE.

J'entends son oncle avec ton pere.

LUCILE.

Ah ! je me souviens de mille choses que j'avois à te dire.

ORPHISE.

Je me sauve, je ne puis souffrir la sévérité de cet homme, & sa vertu me fait trembler. (*Lucile reste.*)

SECENE II.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE.

M. DUCRONE.

Monsieur, vous voyez en moi un homme qui dans toutes les circonstances possibles a agi avec fermeté, & qui dans une telle conjoncture fait par conséquent ce qui lui reste à faire. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai point perdu de tems, Dieu merci. Dans une heure & demie j'ai fait quatre grandes lieues. Vous me trompiez tous. Vous me cachiez ses déportemens, vous attendiez sans doute pour m'en instruire que sa honte fût publiée sur les toîts. Bien m'a pris d'avoir eu un surveillant fidele, & qui a su m'avertir à point nommé.... Ah ! ah ! Monsieur mon neveu, vous me faites quitter la campagne, mais, patience, vous me payerez mes peines.

M. DABELLE.

Le mal n'étoit point à son comble, & d'ailleurs nous espérions le guérir. Chaque faute doit-être appréciée d'après l'âge & le caractere. De grace, ne dérangez rien au plan que nous sommes convenus de tenir à son égard. Abandonnez-nous cette affaire ; cher oncle, nous répondons du succès.

M. DUCRONE.

Je ne prends jamais conseil que de ma tête, Monsieur, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Je suis oncle, & vous sentirez bientôt que je dois penser tout autrement que vous. Ce n'est pas votre neveu qui vous a volé, c'est le mien, c'est mon sang qui s'est avili, dégradé; ce sang jusqu'alors pur & sans tache dans toute notre famille. Et peut-être ici n'affecte-t-on tant d'indulgence, que par une pitié assez déshonorante.

M. DABELLE.

Vous ne rendez point justice aux vrais sentimens qui me font agir. Si je m'intéresse au sort de ce jeune homme, croyez que je connois à fond son caractere, & que j'ai mes raisons pour plaider en sa faveur. Il vaut mieux éclairer le coupable que de le punir. N'aggravons point ses fautes, lorsqu'il est encore facile de les réparer.

M. DUCRONE.

Vous vous trompez très fort si vous le pensez. Tant de bontés, tant de zele m'étonne, mais ne m'entraîne pas. Chacun a ses principes. Les vôtres peuvent être fort bons envers (*en regardant Lucile.*) une fille dont le caractere est naturellement porté à la vertu. Je donnerois la moitié de mon bien pour avoir une enfant comme celle-là. Mais je connois un peu comme il faut mener cette jeunesse extravagante, indisciplinable. Celui qui a osé une fois manquer au devoir que l'honneur lui imposoit, ne mérite plus aucun ménagement. Il faut presser sur lui tout le châtiment qu'il s'est attiré; c'est des suites de sa faute que doit naître son repentir. Enfin je suis très-éloigné de cette complaisance dont vous me parlez. Je ne connois qu'un chemin, Monsieur; celui de l'exacte probité. C'est un sentier dont un honnête-homme ne peut s'écarter sans mériter un nom infame. Tout ce qui va de biais n'est plus sous la ligne droite, & pour peu qu'on se fourvoie..... Tenez, ce sont de ces pas qui demeurent imprimés dans l'opprobre & qui ne s'effacent jamais.

LUCILE, *à part.*

Je n'y saurois plus tenir, mon cœur souffre trop. (*Elle sort.*)

M. DABELLE.

Vous ne croyez donc pas que plusieurs, après s'être égarés sont rentrés dans le droit chemin, & ont marché plus avant dans cette nouvelle carriere. J'honore votre façon de penser, mais, entre nous, je la crois trop austere. Il faut mesurer la chute d'après les dangers qui environnent la jeunesse. Elle est bien exposée dans ce siecle malheureux. Un cœur neuf & sensible se trouve séduit avant que de s'en douter. L'expérience de ses ayeux est en pure perte pour lui. Ce n'est pas la sévérité qui réussit, c'est l'indulgence; & sous sa main douce & généreuse, tel homme qu'on croit abandonné, échauffe souvent en lui-même ses germes renaissans qui tout à-coup font refleurir les vertus.

M. DUCRONE.

Oh! vous ne me persuaderez jamais que c'est un homme de vingt-deux ans qui se releve d'une pareille chute. Sa conduite a tous les caracteres de la mauvaise foi & du libertinage. Si vous réfléchissez qu'il a commis cette sottise en faisant son Droit, en se disposant à

embrasser l'honorable profession d'Avocat.... Je rougis de honte & de fureur. Ah ! mon fils fut bien moins coupable, il commit une faute moins grave, & je le punis bien plus sévérement. Il s'échappa de la maison paternelle. J'appris qu'il étoit en garnison à cent lieues de moi. Savez-vous ce que je fis. Je laissai servir le Roi. Il m'écrivoit des lettres plaintives. Mon pere, je n'ai point mes aises, je manque de tout ; eh, mon fils, tu l'as voulu, tu y resteras, bonne école ! Je lui achetai néanmoins une sous Lieutenance ; l'année suivante son Régiment fut taillé en pieces & lui tué ! Sa perte ne laissa pas que de m'affliger. Présentement qu'il est mort, je puis dire que je l'aimois.... Et, tenez, ce malheureux Jenneval ne sait pas que dans le fond de mon cœur.... Mais je me garderai bien de lui laisser jamais paroître. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'il s'en doutât seulement. Rien n'est plus dangereux que cette molle indulgence dont vous me parlez, que cette foiblesse du sang. .... (*Ici paroît Bonnemer conduisant Jenneval par la main.*)

SCENE III.

M. DABELLE, M. DUCRONE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DUCRONE, *continue.*

MAis, assurément, il est bien effronté ! avoir l'audace de paroître en ma présence, de remettre encore ici le pied !.... Que vient-il chercher ?

BONNEMER, *allant à Ducrone & d'un ton suppliant.*

Cher Monsieur.... Votre surveillant a été égaré par son zele. Il a chargé Jenneval de trop noires couleurs. Il a annoncé la faute, mais il a tu le remord Jenneval est repentant, Jenneval abjure le passé. Son front s'est couvert de cette rougeur salutaire, qui annonce un parfait retour à la vertu. Nous répondons tous de lui.

M. DABELLE.

Cher Jenneval, approchez, que je lise dans vos yeux cet heureux retour dont mon ami se félicite.

JENNEVAL, *d'une voix basse qui prouve son embarras & sa confusion*

Monsieur, puissé-je me rendre digne de toutes vos bontés. *(à part.)* Quel supplice !

BONNEMER, *à Jenneval.*

Je te l'ai dit. Mets bas cette fausse honte ; tout est réparé, tu ne dois plus rougir. Un seul mot de ta bouche a désarmé. Tout le monde te connoît sincere (*Il l'embrasse.*) (*à M. Ducrone.*) Allons, cher oncle, le traité de paix est conclu, & je le garantis.

Il fait signe à Jenneval de parler. Pendant tout ce tems l'oncle présente un front courroucé, & frappe le plancher de sa canne.

JENNEVAL, *s'avançant.*

Mon oncle, si j'osois espérer de vous autant d'indulgence, vous adouciriez les peines que je rencontre à chaque pas de ma vie. Consentez à me voir heureux. Dites une parole & je le serai. Ces amis généreux m'ont enhardi à paroître en votre présence ; mais un mot

de votre bouche, un seul témoignage de bienveillance va me rendre à moi même.

M. DUCRONE, *d'un ton ferme.*

Monsieur, voulez vous bien entendre quelles sont mes volontés?

JENNEVAL, *avec respect.*

Mon oncle!

M. DUCRONE.

Elles seront irrévocables, je vous en avertis. Je devine que ce prompt retour est l'ouvrage de la nécessité; mais ce n'est point moi qui se laisse endormir. J'exige d'abord que l'on m'informe, & dans le plus grand détail, de l'emploi qu'on a fait de cet argent volé. Je veux savoir ensuite quelle est cette fille, depuis quand, où, & comment l'avez-vous connue?

BONNEMER, *l'interrompant.*

Eh, cher Ducrone, tirons le rideau là-dessus. Il a avoué s'être laissé séduire. La séduction a donc perdu tout son effet. Que demandez-vous de plus?

M. DABELLE.

Monsieur, soyons généreux. Son cœur se rend à nous. Accordons-lui les honneurs de la guerre. Jenneval, jettez-vous au cou de votre oncle, & que tout soit oublié.

[*Jenneval s'avance pour embrasser son oncle.*]

M. DUCRONE, *reculant.*

Non, Messieurs, non.... Je vous suis fort obligé, ne me pressez plus comme cela, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, on ne me gagne point par de fausses caresses. Vous ne le connoissez pas comme moi. Voyez cette modestie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite; elle n'est occasionnée en ce moment que par l'intérêt qui l'assujettit à moi....

JENNEVAL, *d'un ton étouffé.*

Moi, hypocrite, Monsieur.... [*à part.*] Puisse je encore dissimuler?

M. DUCRONE.

Je veux de meilleures preuves d'un vrai repentir. Le seul moyen de me faire connoître que c'est plutôt à mon cœur qu'à ma bourse qu'on en veut, c'est de fléchir à l'instant même sous mes ordres. Oh! je ne suis point dupe d'une grimace passagere. Avant que de me convaincre, il faut par plusieurs années d'une conduite irréprochable, effacer les taches de celle-ci. D'abord cette somme dérobée, que je vais restituer, sera prise sur ta pension, & par conséquent les quartiers, à commencer d'aujourd'hui, seront retranchés en parties égales jusqu'à entiere satisfaction. Il est bon de te faire sentir ce que vaut la perte d'un argent aussi follement prodigué. J'en ai assez fait pour vous, Monsieur, il est tems que vous fassiez quelque chose pour vous même. Nous verrons ce que vous saurez faire. L'oisiveté a été le piége de ta jeunesse, & le travail deviendra un sûr préservatif.

Or donc, voici les conditions auxquelles je puis encore pardonner. Choisis de les mettre à exécution, ou à ne me revoir jamais. J'entends que tu partes dès demain pour la province, en telle ville & telle maison que je t'indiquerai, afin d'y achever ce Droit qui,

dans ce maudit Paris, traîne tant en longueur, je prétends que tu t'éloignes de cette funeste Capitale, où tu acheverois de perdre tes mœurs, & cela sans y entretenir aucune correspondance directe ni indirecte. Paris est plein de ces filles qui révoltent la jeunesse contre leurs parens ; mais je n'aurai point amassé mon bien pour servir de proie à la débauche. Ta brillante Déesse, ta Rosalie, ce soir même je l'a fais enfermer. Ma plainte est déjà portée, & le sage Magistrat, qui veille autant à la conservation des bonnes mœurs qu'à la sureté des Citoyens, saura la placer en lieu sûr. Elle sera, ma foi, claquemurée pour le reste de ses jours.

JENNEVAL, *élevant la voix.*

Et de quel droit, Monsieur, la persécutez-vous ? Comment osez-vous attenter à la liberté d'une personne que vous ne connoissez pas. Surprendre un tel ordre à l'aide d'une basse calomnie, c'est commettre une lâcheté d'autant plus cruelle, qu'on la colore d'un air de justice. Gardez-vous d'aller plus loin, car j'ose ici vous assurer....

M. DUCRONE.

Ah ! tu fais le Don Quichotte. Va, va, tu me remercieras un jour quand le tems de tes folles amours sera passé. Tu donnerois alors la moitié de ta vie pour racheter la premiere. Crois-moi, abandonne-la à sa bassesse ; laisse-la retomber dans la misere d'où ton imbécilité l'a fait sortir.... Une vile créature....

JENNEVAL.

Si elle étoit aussi vile que vous le prétendez ; votre injustice, votre dureté, la confirmeroient dans le désespoir du vice ; car vous lui donneriez l'affreux droit de haïr, vous, & tous les hommes.... Mais moi, je ne serai point assez lâche.

M. DUCRONE.

Quoi ! tu pousses l'extravagance.... J'y mangerai la moitié de mon bien, vois-tu, & de ce pas.... elle sera enfermée, te dis-je, & si étroitement....

JENNEVAL, *éclatant avec fureur.*

Je la défendrai contre tous.... fût-ce contre vous-même. Il y va de ma vie.... Si vous troublez son repos, barbare, vous m'en répondrez.

M. DUCRONE, *levant sa canne, & arrêté par Bonnemer.*

Insolent !

M. DABELLE.

Jenneval, seroit-il possible !... Je suis aussi surpris qu'affligé.

BONNEMER.

Est-ce là ce que tu m'avois promis ?.... Pour l'amour de moi....

JENNEVAL, *avec véhémence.*

Abandonnez moi tous, mais du moins ne me tourmentez plus. [*en s'attendrissant.*] Pardonnez ! ah ! si mon ame vous étoit développée toute entiere. Non, je ne puis plus dissimuler. Forcé de feindre un instant, mon rôle étoit trop dangereux, & j'ai manqué en effet d'y succomber. Voyez-moi donc tel que je suis. J'aime, & c'est à celle qu'on outrage, à celle dont on révoque en doute les vertus connues de moi seul, que je dois la modération dont j'ai usé jusqu'ici. Ma raison justifie tout l'excès de ma tendresse. Je remplirai

les engagemens chers & sacrés avoués de mon cœur. Que ne puis-je, dès ce moment même, pour effacer des soupçons injurieux, la conduire aux pieds des autels. Là, on verroit combien je la respecte. Elle est pauvre, dira-t-on, eh oui; tel est le gage de ses vertus. Quoi, l'indigence sera regarée du même œil que le crime. Et parce qu'une fille ne vivra point dans l'opulence, elle cessera d'être honnête! misérables préjugés, c'est moi qui le premier vous braverai.

M. DUCRONE.

Si elle étoit vertueuse, si l'honneur parloit à son ame, si elle t'aimoit, enfin, elle te rameneroit à des sentimens délicats, elle ne t'auroit point exposé au repentir, au danger, à l'affront qu'entraîne une friponnerie flétrissante; n'a-t-elle pas partagé les fruits de ta bassesse.... Va, je saurai te réduire. Je te ferai connoître comme on fait rentrer un jeune libertin dans le devoir. Tu n'es pas encore où tu crois en être. Suis ton beau chemin; je te suivrai à mon tour, non par amour pour toi, mais par respect pour la mémoire de ton pere. J'empêcherai bien que, conduit par une femme débauchée, tu ne fasse un jour publiquement le déshonneur de ta famille.

JENNEVAL.

Ah! si je me suis rendus coupable d'une bassesse que vous me reprochez tant de fois & avec tant d'amertume, sachez que je ne suis pas seul criminel. Je vous ai pardonné la situation extrême où vous m'avez réduit, pardonnez-moi du moins une faute dont vous êtes la premiere cause.

M. DUCRONE.

Moi?

JENNEVAL.

Oui, vous.... La loi vous a nommé dépositaire de mon bien; mais vous avez rempli son esprit & son intention! Vous en avez agi avec moi avec une rigueur inflexible. Vous m'avez refusé, non pas cet absolu nécessaire, qui auroit élevé contre vous d'éternelles clameurs, mais vous m'avez ôté les moyens de satisfaire à ces autres besoins, enfans de l'honneur, non moins pressans & plus chers à une ame noble. C'étoient-là des dépenses indispensables dans un monde où par état je devois me présenter honorablement. Mais vous n'avez jamais voulu concevoir cet esprit du siecle qui maîtrise vos voloetés. Que de fois ce cœur fier a été humilié! Si vous m'eussiez accordé ce que j'avois droit d'attendre & même d'exiger, je ne serois pas aujourd'hui diffamé. Le dernier artisan, concentré dans le cercle obscur où le sort l'avoit placé, étoit cent fois plus heureux que moi, obligé de paroître, & forcé de me cacher.

M. DUCRONE.

J'ai donné tout ce qu'il faut donner. Si le siecle extravague, je ne suis point fait pour obéir à ses caprices. L'esprit de la loi est-il qu'un tuteur favorise les débauches de son pupille. L'or seroit devenu dans tes mains un poison dangereux. D'ailleurs ton compte est en regle. Au jour de ta majorité on te le présentera & en bonne forme. Si tu n'es point content, attaque moi en justice; ma réponse est toute prête.

JENNEVAL.

Non.... Je n'attendrai pas des tribunaux ce que votre cœur me refuse. Si vous ne savez pas vous juger vous-même ce n'est pas à moi à rougir.

M. DUCRONE.

Oublies-tu à qui tu parles?

JENNEVAL.

Je m'en souviendrois si vous n'étiez pas inhumain. Un oncle, qui aime son neveu, le plaint s'il s'égare & ne l'insulte pas.

M. DUCRONE.

Puis-je t'insulter, toi, qui ne mérite plus que le mépris....

BONNEMER, *s'avançant l'œil humide de larmes.*

Cher Ducrone, c'est assez.... Eh, modérez-vous au nom de l'amitié.

Pendant ce tems M. Dabelle se tait & soupire.

M. DUCRONE.

Que je me modere! Ah, le Ciel m'est témoin que ce n'est point le courroux qui m'agite. C'est son propre intérêt que je cherche plutôt que le mien.... Messieurs, dans tout ce qui sera honnête, juste, raisonnable, il me verra toujours prêt à le seconder, & quoi qu'il en dise, à prévenir même ses desirs; mais aussi qu'il voie en moi, s'il résiste au devoir, une fermeté que rien ne pourra vaincre.... Nous verrons; si demain, à l'heure où je vous parle, il n'est pas à vingt lieues d'ici; je fais serment....

JENNEVAL, *avec fierté.*

Epargnez vous d'inutiles menaces. Je ne recevrai plus de loix que de ce cœur qu'on voudroit anéantir, & qui se sent assez grand pour prendre une juste confiance en lui même. Je serai libre, indépendant, maître de disposer de ma personne. Pourquoi vous inquiéter si fort à tourmenter ma vie? Si vous renoncez à me faire du bien, du moins ne me rendez pas plus malheureux. Seriez-vous plus jaloux de votre autorité que de mon bonheur?

M. DUCRONE.

Je le voulois, ingrat, ce bonheur que tu rejettes; mais tu braves une bonté qui tient trop de la foiblesse. Tu m'as trop manqué pour que je te pardonne jamais. Si tu m'avois obéi, j'aurois pu oublier encore le passé, mais tout est dit.... Vois jusqu'où alloient mes bontés pour toi. J'avois mis en réserve une somme de cent mille livres pour t'acheter une charge, dès que ton Droit seroit achevé; mais Dieu m'en garde. Cet argent est à moi, & je saurai en jouir. Voici une nouvelle création de rentes viageres, qui vient fort à propos pour te punir & doubler mon revenu. Eh, je m'en priverois, pour qui, s'il vous plaît? pour un libertin, avide, intéressé, pour un neveu ingrat, dénaturé, dont les vœux secrets me poussent dans le cercueil, & qui n'attend que l'instant de ma mort pour venir avec son abominable créature rire & danser sur ma tombe!

JENNEVAL.

Ces vils sentimens que vous me prêtez, vous seul avez pu les concevoir. Gardez votre bien, & faites en l'usage qu'il vous plaira. Je ne demande point qu'on soit généreux à mon égard, je desirerois seulement qu'on fût juste.

M. DUCRONE.

M. DUCRONE.

Je le ferai enfin en te déshéritant.... Tu as trop mérité mon indignation.

M. DABELLE, *à Ducrone d'un ton noble & pathétique.*

Ah, cher oncle, n'écoutez pas ce premier instant de chaleur. Il vous laissera reprendre les mêmes sentimens qui vous ont toujours animé. Je suis pere, je connois le plaisir d'avoir un bien-être pour l'assurer en paix à mes descendans. Cependant, croyez que si je n'avois pas ma fille, & que j'eusse plusieurs héritiers, jamais je ne trouverois de prétextes pour en priver aucun de son droit de succession. Ce droit est inaliénable & sacré ; car, ce n'est point en les privant de notre héritage, que nous les rendrons plus honnêtes gens. Toute action qui n'a pas un but utile, est bien prête d'être blamable. Si l'état autorise la rupture des liens les plus étroits, laissons les cœurs insensibles céder à cette amorce fatale. Le vrai citoyen n'est pas un être solitaire. Gardons-nous sur-tout de réserver pour ce moment où nous paroîtrons devant l'Etre suprême, tout ce qui pourroit ressembler à la haine où à la vengeance.... De grace, laissez-moi être médiateur en cette affaire. Concluons un nouveau traité. Relâchez un peu de cette sévérité extrême.... Jenneval est sensible, ce caractere précieux doit être ménagé.

M. DUCRONE, *en ôtant son chapeau.*

Encore un coup, Monsieur, ce n'est point votre neveu. Je ne consulte jamais que moi, & le sais très-bien ce que je fais. Permettez donc que je ne change rien à mes premieres dispositions ; ce seroit avoir une tendresse ridicule, que de la conserver à un neveu rebelle qui fait ma honte & ma douleur... Cependant, pour me disculper de toute animosité, je veux bien lui laisser encore le choix. Soyez donc ici témoins de mes dernieres bontés. (*à Jenneval.*) Allons, résous-toi à partir sur le champ, ou si tu balances, tiens.... prends-garde.... Tu t'assures de mon inimitié éternelle.

JENNEVAL, *d'un ton tranquille.*

Faites tomber les traits de votre vengeance sur l'objet infortuné à qui j'ai attaché le bonheur de ma vie, vous le pouvez, Monsieur, mais il m'est impossible de me séparer d'elle.... Je vous en dirois davantage, mais vous me traitez trop despotiquement pour une confidence que je refuserois peut être à un ami. Laissez-moi à moi-même, à la malheureuse destinée qui m'attend ; assez de tourmens me sont reservés. (*En regardant M. Dabelle avec douleur & tendresse.*) Si j'avois pu me rendre, je me serois déjà rendu.

M. DUCRONE, *en colere.*

Tu me résistes, eh bien ; il n'y a plus de retour ; j'en jure par l'honneur que tu as trahi. Je rougis d'avoir eu tant d'indulgence pour toi. Je t'avois mal connu, & je me repens même d'avoir veillé si tendrement sur tes premieres années. Il vaudroit mieux pour toi que tu fusse mort au berceau. Si ton pere vivoit, tu le ferois expirer de chagrin. Va, je vois d'un œil sec tes déportemens, j'étois trop bon de m'échauffer pour tes intérêts. Péris, puisque tu veux périr. Avance dans la carriere du libertinage & du vice, tu en recueilliras les tristes fruits. Tous les maux qu'ils enfantent, réunis bientôt sur ta tête,

vengeront mon autorité outragée & mes leçons mises en oubli.... Je te défends de me nommer jamais ton parent. Pour moi. . . . je n'ai plus de neveu. (*Il sort.*)

JENNEVAL, *avac vivacité.*

Et moi je n'ai jamais eu d'oncle.

SCENE IV.

M. DABELLE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DABELLE.

ABjurez ces dernieres paroles jeune - homme infortuné. Il vous restera, croyez-moi. Tout inexorable qu'il est, vous devez le respecter. Sa rigueur tient à son caractere. C'est l'emportement de la vertu, & peut-être même celui de la tendresse. S'il vous aimoit moins, il n'auroit pas poussé les choses à l'extrême.

JENNEVAL.

Monsieur, je connois votre ame. . . . Je vous aime. ... Je vous respecte. . . . Je donnerois mon sang pour vous; si j'avois pu me modérer, je l'eusse fait; je sais tout ce que je dois à vos soins. . . . Plaignez-moi; ne condamnez point un penchant invincible.... Ah! il fut un tems.... N'en parlons plus. Si quelqu'un avoit pu m'aider à vaincre, c'étoit vous, sans doute. ...

M. DABELLE, *le serrant dans ses bras.*

Calmez - vous.. . . (*montrant Bonnemer.*) Remettez - vous entre les bras de cet ami. . . . Ouvrez-lui votre cœur. Est-il quelque blessure que l'amitié n'adoucisse! Je vous plains, mais du moins l'orage des passions ne vous fasse point oublier les devoirs les plus sacrés. Ils doivent l'emporter dans une ame bien née, & l'emporter sur tout.

(*Il sort. Jenneval demeure immobile & pensif.*)

SCENE V.

BONNEMER, JENNEVAL.

BONNEMER.

AH! si tu pouvois renoncer à cette funeste passion! si tu voulois combattre pour l'amour de nous. Si par un sacrifice héroïque & généreux.... C'est-là être homme que de remporter la victoire. . . . Je t'afflige, pardonne. . . .

JENNEVAL.

Cher Bonnemer, je mérite la pitié des ames sensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux.

BONNEMER.

Et les insensés.

JENNEVAL.

Eh! j'en suis plus à plaindre. L'indulgence alors devient justice. Laisse-moi, je crains plus de céder à tes larmes que je n'ai de douleur d'y résister. On menace la liberté de Rosalie; je vole. . . . Que de coups réunis sur ce cœur sensible, & que je me sens oppressé!.... Ciel, voici le dernier, Lucile!....

SCENE VI.

LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

LUCILE, *avec une vérité noble.*

NOn, Monſieur, vous ne ſortirez point. Souffrez que je vous repréſente ce que l'amitié me dicte en ce moment. Quoi ! vous en coûteroit il donc, tant pour vous ſoumettre à un oncle que vous devez connoître dès votre enfance. Ne pouvez-vous céder à mon pere, à votre ami. . . . Moi-même je me trouve forcée de me joindre à eux. . . . Je viens de le rencontrer. Je lui ai dit tout ce que mon cœur a pu m'inſpirer. Je l'ai vu ébranlé : peut-être feroit-il encore tems de le fléchir. . . . Vous ne répondez rien. . . . M'envieriez-vous la part que je prends à vos douleurs. . . .

JENNEVAL.

Mademoiſelle, il ne manquoit aux tourmens que j'endure que de vous y voir ſenſible. Quoi ! vous daignez vous intéreſſer aux deſtins d'un homme qui ne mérite plus vos regards. Je ſuis trop indigne de votre pitié. Je ſuis.... Déſeſpéré, emportant dans mon cœur le repentir de n'oſer lever les yeux devant vous ; permettez que je cache ma honte, ma douleur.... & mes regrets.

BONNEMER, *courant après Jenneval.*

Jenneval !

JENNEVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Eh, que veux-tu encore de moi, lorſque j'ai pu forcer mon ame juſqu'à lui réſiſter.

SCENE VII.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE, *avec feu.*

NE l'abandonnez point. Sa raiſon eſt troublée. Suivez ſes pas. Ramenez-le malgré lui. Il faut pour le ſauver, mettre tout en uſage. Je ne puis voir qu'un jeune homme qui ſembloit né pour le bien ; qui, le jour d'hier, jouiſſoit encore de l'eſtime générale, ſoit ſur le point de perdre & ſes mœurs, & cette même eſtime qui lui aſſuroit la mienne... Si.... Je ne puis achever.

BONNEMER.

Ah ! ſi mon zele avoit beſoin d'être excité, votre généreuſe pitié m'enflammeroit d'un feu nouveau. Je ne le quitterai point, & dût ma préſence le fatiguer, il entendra toujours la voix attendriſſante & ſévere de ſon ami.

SCENE VIII.

LUCILE, *ſeule.*

IL ſe perd d'amour pour une autre, & je peux encore y être ſenſible ! Trop cher Jenneval ! ſi du moins les peines qui me conſument pouvoient te rendre le repos ; mais non, ta vie eſt auſſi agitée que la mienne.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente une chambre où il n'y a que les quatre murailles, & quelques chaises. Un homme apporte un coffre, & le dépose. Rosalie arrive precipitamment & en désordre. La nuit commence, & ce triste séjour n'est éclairé que d'une lumiere sombre.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

QUoi ! toujours poursuivie par la fureur des hommes ! (*regardant le coffre.*) Voilà donc tout ce que l'on a pu sauver ! O vengeance ! Donnons quelque essor à ce feu terrible qui fermente dans mon sein. . . . Un instant plus tard, où serois-je ? Dans une horrible prison. . . . Je vous reconnois, lâches persécuteurs, vous écrasez le foible sans pitié, vous êtes aussi cruels que vous pouvez l'être, mais vous n'y aurez rien gagné, votre despotisme aura pour vous des suites funestes. Je surpasserai vos fureurs.... Tremblez (*à Justine.*) Penses tu que nous soyons en sureté dans ce misérable lieu, car il semble depuis un tems que les murs soient devenus transparents. Un bras infatigable conduit de tout côté une armée d'argus, & il n'y a plus d'asile contre cet œil vigilant & terrible.

JUSTINE.

Soyez sans crainte.... Dès que nous sommes cachées ici, Brigard répond....

ROSALIE, *avec une fureur impatiente.*

Va-t-il venir ?

JUSTINE.

Il ne doit pas tarder. Il nous a averties à tems, & sans ses soins....

ROSALIE.

Ah ! sur qui doit retomber tout le poids des tourmens que j'endure !... Je me sens là un besoin de vengeance : hâte-toi, moment qui dois le satisfaire. . . . Le Ciel est de fer pour moi, les hommes sont acharnés à ma ruine.... Eh bien, tyrans de mon existence, avez-vous quelques fléaux en réserve, lancez tous vos traits, je brave votre double colere. Je pousserai jusqu'au bout ma destinée ; favorable ou terrible, il est tems qu'elle se décide.

JUSTINE.

Tout n'est pas désespéré. . . .

ROSALIE.

Je ne veux rien entendre, te dis-je. . . . (*à voix basse, tandis que Justine est dans le fond.*) L'abyme m'environne ; j'y tombe ou j'y

précipite mon ennemi. Je l'épargnois, ma cruauté devient juſtice. Balançons le pouvoir de l'homme injuſte. O nuit, épaiſſis tes voiles ! O vengeance active & ténébreuſe, toi qui veilles & qui frappes dans l'ombre, cache ton poignard juſqu'au moment où je l'aye appuyé ſur le cœur de ma victime, qu'elle tombe, & que mon deſtin l'emporte. (*à Juſtine.*) Va voir ſi quelqu'un paroît.

SCENE II.

ROSALIE, *ſeule.*

ME faudroit-il abandonner cette Capitale, le ſeul endroit ſur la terre où je puiſſe marcher tête levée, & rencontrer le bonheur que tant d'autres poſſedent ? Ah ! ſi je ne trouve aucune reſſource ici, il n'en eſt plus pour moi dans l'univers.... Déteſtable vieillard, c'eſt toi qui es venu rompre le plan heureux que j'avois formé, je peux t'anéantir, mais je n'ai rien fait, ſi ton neveu n'eſt le premier complice. Jenneval me reſte, & mon ame entiere n'a point paſſé dans la ſienne, & je ne lui ai pas inſpiré ma rage ! Qu'eſt devenu mon génie ? Mais ſa vertu. . . . Sa vertu doit céder à mon aſcendant. ... Il eſt foible. . . . Il a commencé par le vol, il finira par le meurtre. . . . Son ame eſt dans mes mains. . . . énivrons-le d'amour, qu'il en ſoit furieux, qu'égaré par mes ſéductions, il vole à ma voix percer le ſein que j'abhore, & que tout ſanglant il ſe rejette dans les bras qui doivent appaiſer le cri de ſes remords.

SCENE III.

ROSALIE, BRIGARD.

OU eſt Jenneval ? L'as tu trouvé ? Viendra-t-il ?

BRIGARD.

Oui ; j'ai fais davantage ; j'ai obſervé tous ſes pas. J'ai eſpionné enſuite l'oncle (c'eſt mon ancien métier.) Il va ſecrétement ſouper au Marais chez un homme qui fait ſes affaires, & qui s'eſt chargé de lui trouver à placer ſon argent à fond perdu, mais le plus avantageuſement poſſible : d'ailleurs, ce vieillard qui ne ménage rien contre nous, a été imprudent. Il a bleſſé le cœur de ſon neveu. Je l'ai rencontré dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment ; il étoit furieux, il m'a tout confié. Je lui ai dit que je préviendrois les coups que cette tête opiniâtre vouloit nous porter, que je te mettrois à couvert de ſes pourſuites ; il m'a appellé ſon protecteur, ſon ami. Tu dieu ! placer ſon bien à fond perdu ! Si cette ſucceſſion ne tombe pas à ſon neveu, adieu nos eſpérances ; mais j'ai cette affaire trop à cœur pour l'abandonner avec ſa petite épée d'argent maſſif qu'il porte à la vieille mode, il a tout l'air d'un de ces tapageurs du tems paſſé. O ! ſi je lui ſuſcitois une querelle d'Allemand. Il eſt vif, colere ; il tireroit l'épée, & moi, (*il pouſſe une*

une botte.) & moi, jadis prévôt de salle, je ne tarderois pas à se coucher sur le carreau. Qu'il seroit bien là ! c'est un insecte qui veut mordre & qu'il faut écraser.

ROSALIE.

Cours, & m'amene Jenneval ; il faut que je sois sure de lui, tu m'entends. S'il se livre à moi, comme je n'en doute point. . . . . Frappe. . . . Ses coups suivront les tiens ; il est furieux, dis-tu. . . . Sois attentif à tous ses mouvemens, aux miens. . . . Lorsque nous seront ensemble, entre à propos, sors de même. . . . Tu interprêteras mon geste & jusqu'à mon silence. . . . mais après songe à tout, & mets à profit les instans ; que la prudence s'unisse à l'audace.

BRIGARD.

A qui dis-tu cela ? Je détournerai tous les limiers de la Police ; je connois toute leur allure. J'ai quatre recoins ténébreux dans cette grande ville, où je défie. . . . Puis un homme mort ne parle point.... C'est un fait . . .

ROSALIE, *avec intrépidité.*

Tu perds le tems en parole. Je devrois à cette heure même recevoir la nouvelle de son trépas. . . . L'attente me consume, & je ne vis plus. . . .

SCENE IV.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant.*

MAdemoiselle, Jenneval monte. . . .

ROSALIE, *à Brigard.*

Ne perds pas un seul de mes regards. . . .

Brigard fait un signe d'approbation & sort. Rosalie se jette sur une chaise le mouchoir sur les yeux, un bras en l'air, & paroît plongée dans le plus grand désespoir.

SCENE V.

ROSALIE, JENNEVAL.

JENNEVAL, *appercevant Rosalie en pleurs.*

O Ciel ! Voilà donc les tourmens que je te cause ! A toi ! . . . . Ah ! je mourrai de ta douleur, si ce n'est de la mienne. . . . Adorable Rosalie, pardonne, ne me vois pas en coupable. J'ai souffert plus que toi. . . . Rassure mon cœur déchiré. . . . Dis que tu ne rejettes pas sur moi l'indigne traitement où mon malheureux sort t'a exposée ; dis que rien ne peut altérer ton amour, cet amour précieux qui fait aujourd'hui mon unique espoir. . . . Non, ce n'est qu'à tes genoux que je rencontre encore quelque ombre de bonheur.

ROSALIE.

Il n'en eft plus pour moi, Jenneval ; l'indigence n'eft rien, mais l'infamie dont on a voulu me couvrir, le mépris..... L'éclat fcandaleux des infultes qu'on m'a faites, m'humilie & me déchire le cœur.... Heureufe avant que de vous connoître, je regarde le premier jour où je vous ai vu, comme la funefte époque du malheur de ma vie.... Que venez - vous chercher encore ici ?.... Il nous faut féparer..... Laiffez - moi à mon fort.... Tout horrible qu'il eft, je crains que vous ne l'agraviez encore.... Nous ne revoyons jamais ; je n'ai rien à vous dire de plus.

JENNEVAL.

Jamais ! quel mot ! l'as - tu pu prononcer ?

ROSALIE.

Oui, je vais fuir loin de vous. Mes yeux noyés dans les pleurs, ne vous verront plus que quelques inftans. Je voudrois dompter ces indignes larmes.... Puifiiez - vous m'oublier !

JENNEVAL.

Non, chere & tendre amie. Non, je n'écoute point l'injufte accent de votre douleur. Vous n'acheverez point de me défefpérer. C'eft de vous feule que mon cœur fe promet quelque foulagement. C'eft à vous qu'il vient s'abandonner tout entier. Ne me préfentez point l'image de vos maux. Ils font gravés dans mon ame en traits ineffaçables ; mais lorfqu'un même coup nous frappe tous deux, ne fongerons - nous qu'à nous affliger, au lieu de nous fecourir mutuellement...... Je fuis la premiere caufe du malheur qui t'opprime ; mais quand mon cœur l'avoue, le tien, chere Rofalie, qui doit compâtir à mes maux, le tien, ne plaide t-il point en ma faveur contre moi - même ! Tout ce que tu endures eft préfent à mon ame, mais ce que je fouffre tu l'ignores.... Non, tu ne le fauras jamais.

ROSALIE, *en fanglottant.*

Qu'ai - je fait à cet homme barbare pour me pourfuivre ? De quel droit attent t-il à ma liberté & à mon repos ! Que d'outrages il m'a fait ! il m'a traitée comme la plus vile créature ; & Jenneval, vous favez fi je méritois cet affreux traitement..... C'en eft fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous revoie. L'état horrible où il m'a réduite, ne me laiffe d'autres reffources qu'une mort prompte.

JENNEVAL.

Que me dis-tu ? Toi, mourir, toi !.... Au nom de ma tendreffe, ne te laiffe point accabler.... Calme toi.... Je n'ai jamais fenti tant d'amour & de fureur.

ROSALIE.

Je te l'avoue, j'aurai plutôt le courage de mourir que celui de languir dans l'opprobre. L'opprobre eft un poifon lent qui tue une ame fenfible, & la mienne l'eft mille fois plus que tu ne l'imagines. Quelle amertume répandue fur tes jours & fur les miens ! Ah ! Si je ne puis relever, réfous toi à me perdre. J'y fuis décidée. Si tu ne m'aimois pas, je ne vivrois déjà plus.

JENNEVAL, *en se frappant les mains.*

Malheureux que je suis ! Ah ! Rosalie, au nom de l'amour, sauve-moi du désespoir. Quoi, j'entendois mon cœur me crier, c'est toi qui es son assassin ! Elle meurt pour t'avoir aimé. C'est ta main qui la pousse au tombeau. Ah, périsse plutôt tout ce qui n'est pas toi....

ROSALIE.

Il n'y a qu'un seul homme acharné à nous perdre ; & je n'ai point trouvé un défenseur qui soutînt ma cause avec la même fermeté que celui-ci met dans sa persécution.

JENNEVAL.

Tu n'es pas la seule victime de sa fureur. Il m'a maudit, déshérité ; va, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à lui..... J'aurois dû peut-être.... Mais cet homme est mon oncle.

ROSALIE.

Dis plutôt ton bourreau. C'est lui qui a toujours empoisonné ta vie d'un fiel amer.... Vois quelle est sa violence. Combien elle est terrible, inexorable. Tu m'aimes, c'est assez, je deviens l'objet de sa haine. Il me calomnie, il souleve contre moi une force aveugle & je serai sacrifiée, car l'innocente foiblesse l'est toujours ; mais mon cœur saignera encore plus de tes blessures que des miennes. Sous un tel tyran, cher Jenneval, quel avenir t'est réservé ?

JENNEVAL.

Mon destin est horrible, mais il ne doit pas toujours durer.

ROSALIE.

Tant qu'il vivra, n'en attendez point un autre.

JENNEVAL.

J'implorerai le secours des loix, pour disposer à mon gré de ma liberté & de ma fortune. Je ne parle point de te défendre, de t'arracher à tes vils persécuteurs. De pareils sermens offenseroient l'amour & toi. Je serai libre, te dis-je, & malgré tous ceux qui pourroient s'y opposer.....

ROSALIE.

Cher Jenneval, quand on a recours aux loix, ces simulacres insensibles, l'issue est bien douteuse, & par quel labyrinthe long, difficultueux, pénible te faudra-t-il passer ? On t'a ravi ton bien : est-ce dans le dessein de te le restituer ? On t'aura ôté jusqu'aux moyens de produire tes premieres demandes. Est-ce un vain tribunal qui donnera quelque force à tes foibles droits ?

JENNEVAL, *après un moment de silence.*

A quoi m'a-t-il réduit, cet homme inflexible ? J'aurois pu l'aimer malgré ses rigueurs, & je sens trop combien ma haine de moment en moment s'allume contre lui. Me préserve le Ciel de hâter son trépas par mes vœux ; mais si la mort descendoit sur sa tête.... Il fut injuste, il fut dur & barbare, je porte un cœur vrai, je ne sais point feindre ; s'il mouroit, non je ne répandrois point de larmes sur sa tombe. (*en s'attendrissant.*) Cependant,

Cependant, autrefois j'ai vu des momens où j'aurois donné tout mon ſang pour lui.

ROSALIE.

S'il n'étoit plus, dis, Jenneval, quel changement de fortune !

SCENE VI.

ROSALIE, JENNEVAL, BRIGARD.

BRIGARD, *dans le fond du Théâtre, à part.*

ALlons, il eſt tems : jouons notre rôle. (*haut.*) Votre très-humble, M. Jenneval. Toujours prêt à vous ſervir, entendez-vous. Diſpoſez de moi ; vous le ſavez, je ſuis tout à vous.

JENNEVAL, *avec exclamation.*

Ah ! voilà celui à qui je dois plus que je ne puis exprimer. Sans lui, ſans ſes avis, ſans ſes ſoins généreux, chere Roſalie, je ne jouirois pas en ce moment du bonheur de te revoir.... A qui te demander, où te trouver ?....

ROSALIE.

Il a fait plus, il m'a indiqué cet aſile ſecret & caché. Il a oppoſé ce rempart à l'ardente fureur de nos ennemis. Sans lui, je gémirois dans la profondeur des cachots, en proie au déſeſpoir, mourante, tu lui dois tout....

BRIGARD, *en regardant derriere lui.*

Ah, le péril n'eſt point encore paſſé.

JENNEVAL, *troublé.*

Comment !

BRIGARD.

Ah ! Monſieur, on en agit bien indignement envers vous, je ſuis accouru pour vous prévenir. Tout nous menace ; ce vieil oncle qui veut vous enlever Roſalie pour jamais, a obtenu de nouveaux ordres. Des eſpions ſont répandus de tous côtés, & je tremble pour demain.

JENNEVAL, *ſaiſiſſant Roſalie par le bras, & la main ſur ſon épée.*

Ah, le premier qui oſera contr'elle.... quel que ſoit le nombre, ce fer.... ou du moins j'expirerai en embraſſant tes genoux !

ROSALIE.

Je ne doute point de ton courage ; mais vois combien il ſeroit inutile. Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Eſt-ce là le ſeul parti que l'amour te dicte pour ſauver une infortunée que tu as expoſée au plus cruel affront ? Toi ſeul connois mon innocence, mais les autres, ſéduits ou trompés, me traiteront avec ignominie. Le déshonneur & la mort ſeront le prix de ma fidélité.

JENNEVAL.

Quelle affreuſe idée, comme elle bouleverſe mon ame ! Je vois couler tes pleurs..... Ah, tu m'épargnes encore, tu ne me parles pas de cette indigence qui te preſſe & t'environne. Ce barbare, qui ſe dit mon oncle, m'a ôté l'eſpoir de te pré-

fenter la moitié de ma fortune. Ciel ! inſpire - moi ce que je dois tenter. . . .

ROSALIE, *en s'aſſeyant & ſe couvrant les yeux d'un mouchoir.*

Ah, penſe pour moi, car le trouble qui m'agite m'ôte la faculté de penſer.

Jenneval ſe promene à grand pas.

BRIGARD, *ſur le devant de la Scene, & comme dans un monologue.*

Maudit vieillard ! ſi tu pouvois nous faire la grace de décéder ſubitement, nous te pardonnerions tout le reſte. . . . Le ſang me bout dans les veines. Il jouit de vos biens, tandis qu'il vous brave & qu'il vous inſulte. C'eſt une choſe inouie que cette injuſtice là. . . . S'il ſe rencontroit ce ſoir devant moi, je crois que l'indignation m'emporteroit. . . . (*Ici Jenneval le regarde.* ((*En adouciſſant ſa voix.*) Vous ne ſavez pas tout. Monſieur ; ce vieillard importun, qui ne reſpire que pour votre ruine, à cette heure même fait dreſſer un contrat de rente viagere, où il comprend tous ſes biens, afin de vous ravir un héritage qui vous eſt ſi légitimement dû. . . .

JENNEVAL.

Oncle cruel ! Vous pouſſeriez juſques-là votre vengeance.... Je ne l'aurois jamais cru.

BRIGARD.

Hélas ! il n'eſt que trop vrai. Mon zele pour vous m'a fait découvrir l'impoſſible. Il ſoupe ce ſoir au Marais, chez l'homme chargé de conduire ſecrétement cette affaire. Si vous en doutez encore, ſuivez - moi ce ſoir vers les onze heures au détour de la fontaine. . . .

JENNEVAL, *avec fierté.*

Eh, qu'il garde ſes biens, ces biens vils que je mépriſe, & auxquels il me croit ſi fort attaché, pourvu que tu me reſtes, chere Roſalie, je ne les deſirerois que pour toi. Mais tu dédaigneras comme moi ces richeſſes : prends mon courage. L'adverſité m'a rendu fort, imite moi. Nous irons, s'il le faut, vivre dans un déſert, pour y jouir de nous - mêmes. Je me ſens ſecrétement flatté de n'eſpérer plus rien de lui. Ses biens me deviennent odieux comme ſa perſonne. Mes amis ! qu'on ne prononce plus ſon nom devant moi. Il viendroit, ſoumis & ſuppliant pour réparer ſes torts, que je ne lui pardonnerois pas. Il m'a fait trop ſouffrir en faiſant couler tes larmes. Pardonne, daigne encore m'aimer, me revoir. J'oublierai juſqu'au nom de cet oncle inhumain. Eh, que peut - il pour mon bonheur !

ROSALIE, *ſoulevant ſon mouchoir, & d'un ton froid.*

Il peut mourir. . . .

(Puis elle ſe couvre le viſage comme abandonnée d'une douleur muette.)

BRIGARD.

Demain, Monſieur, demain (j'en frémis d'avance) mais je

vois que vous ferez tous deux facrifiés. Le pouvoir, le terrible pouvoir eft entre fes mains. Comment prévenir. . . . Il faudroit de ces coups défefpérés. Ah! fi par un acte de vigueur je pouvois....

ROSALIE.

Non, non, qu'il me laiffe périr en confentant à tout, en m'abandonnant. . . .

JENNEVAL.

Qu'ofes-tu dire !

ROSALIE.

Que tu n'as pas une ame affez forte, affez décidée, & que ton irréfolution enchaîne après toi le malheur.

JENNEVAL.

Eh quoi donc décider ? Ofe réfoudre. Dans ces extrémités quel parti dois-je prendre ?....

ROSALIE, *en fe levant.*

T'abandonner entiérement à moi, jurer de ne pas rejetter le moyen que je vais t'offrir, c'eft le feul qui nous refte...

JENNEVAL, *avec emportement.*

Je te le jure par tout ce qu'il y a de plus facré.... Mon ame fouffre dans la tienne, je ne veux plus voir tes douleurs.... Prononce.... Le regard des hommes n'eft plus rien pour moi. Je ne vis plus que pour te fervir. . . .

(Rofalie en fe détournant pendant ce couplet, a fait à Brigard un gefte homicide, fignal terrible du meurtre. Brigard a répondu à ce fignal affreux, & eft forti. Tout ceci a dû s'exécuter dans un inftant.)

SCENE VII.

ROSALIE, JENNÉVAL.

ROSALIE, *s'avance & faifit la main de Jenneval.*

JEnneval, m'aimes-tu ?

JENNEVAL.

Quel langage, ô Ciel !

ROSALIE, *en fouriant avec une joie cruelle.*

Eh-bien, cette nuit même n'achevera point fon cours fans amener le terme de notre adverfité. La fortune, tu le fais, ne tient fouvent qu'à un moment de courage...

JENNEVAL.

Quoi, feroit-il poffible !... Que vois-je ? Tous tes traits font changés. Quelle joie extraordinaire brille fur ton vifage ! . . . . Tu pourrois entrevoir. . . .

ROSALIE.

Va, tout eft vu.

JENNEVAL.

Tu efperes. . . .

ROSALIE, *d'un ton le plus tendre.*

Tous nos malheurs vont finir, viens effuyer mes larmes. Viens

rendre la paix à mon cœur. Viens me dire que tu m'aimes, afin que je perde toute l'idée de me donner la mort. Jenneval, répete-moi que ma volonté sera l'arbitre de tes destins.

JENNEVAL, *avec impatience.*

Rosalie, méconnois-tu ton amant.

ROSALIE, *le serrant contre son sein.*

Tu l'es, mon cher Jenneval; c'en est fait. . . . . Tu deviens en ce moment la plus chere moitié de moi-même. . . . . Va, ma tendresse sera désormais sans bornes. Écoute, ce cœur qui t'est si bien connu, qui se livre à toi sans réserve. Ton amante à cette heure brûle de plus de feux que tu n'en eus jamais pour elle. Elle te préféroit aux mortels les plus opulens. Elle te choisiroit dans le monde entier, pour ne suivre, ne voir, n'adorer que toi; enfin, elle va te donner la plus grande preuve de son amour, en osant entreprendre pour que rien ne nous sépare.

JENNEVAL, *ému.*

Prends garde, chere Rosalie; je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton amour..... Modere une joie trop précipitée..... Tu t'abuses peut-être. Je t'idolâtre, je suis le plus heureux des hommes. . . . mais. . . . explique-toi enfin.... je dois savoir. . . .

ROSALIE.

Ingrat! J'aurois voulu que tu l'eusse deviné. Ecoute, la haine ne proscrit-elle personne dans ton ame? Sens-tu cette fureur ardente qui consume la mienne? Ta Rosalie ne vit-elle plus en toi? Ne t'inspire-t-elle pas son projet?.... Il est terrible, mais si tu la chéris, tu sais, ou plutôt tu sens ce que demande une femme outragée. . . .

JENNEVAL.

Arrête. Ne sens tu pas toi-même combien tu me fais souffrir..... Je tremble..... Eh, que veux-tu?

ROSALIE.

Ton bonheur & le mien. Voici l'instant de me prouver que tu m'aimes. La rage de cette ame de fer, de cet odieux tyran qui se dit ton oncle, ne cesse d'allumer ma juste vengeance. Il nous poursuit. . . . Si je ne l'arrête, nous périssons.... C'est sa mort que je te demande.

JENNEVAL.

Sa mort!

ROSALIE.

Crains de balancer.

JENNEVAL.

Le frere de mon pere! Dieu!

ROSALIE.

Lui! ce despote farouche.

JENNEVAL.

Tout mon être frémit; cruelle, qu'oses-tu prononcer? Demande ma vie, c'est l'unique chose qui me reste à te sacrifier. (*changeant rapidement de ton.*) Ah! l'infortune t'égare & te fait

oublier.... Non, ce n'eſt pas toi qui parle.... Dis-moi quel noir démon trouble ton ame ?

ROSALIE.

Homme foible & lâche, qui ne ſais rien oſer pour ton propre bonheur, demain tu rendras grace au coup hardi qui nous aura délivré. Demain, nous n'aurons plus rien à craindre; tu ſeras libre, riche & maître de ta Roſalie.

JENNEVAL.

De quelle horreur es-tu poſſédée ? J'en atteſte ici le Ciel.... Je n'acheterois pas même un trône au prix du ſang de ce vieillard.

ROSALIE.

Qu'as-tu tant à frémir ? Eſt-ce la vie que tu lui raviras ? Ce ſon à peine quelques jours fragiles & languiſſans. Leur flambeau pâlit, acheve de l'éteindre. Seroit-ce un vain titre d'oncle qui retiendroit ton bras ? Va les chimériques liens du ſang ſont trop équivoques pour en impoſer. Ceux qui nous aiment & qui nous font du bien, voilà nos parens; mais celui qui ſe rend notre perſécuteur, qui nous haït, cet homme, quel qu'il ſoit, n'eſt plus qu'un mortel ennemi, que la nature elle-même nous enſeigne à détruire.

JENNEVAL.

Eh, quel droit ai-je ſur ſes jours ?.... Le vil aſſaſſin frappe dans l'ombre, mais depuis quand prétend-il juſtifier au grand jour ſa lâche & obſcure fureur ! Roſalie ! comment ton ame eſt-elle devenue ſanguinaire ?.... Ah, reprends, reprends cette douce ſenſibilité qui honore ton ſexe & qui faiſoit tous tes charmes. Autrefois tu m'as montré des vertus, ne les démens pas. Reviens, reviens à toi-même, & tu déſavoueras bientôt un langage ſi contraire à ton cœur & au mien.

ROSALIE.

Eh bien, fais lui grace pour qu'il me tue; attends que ce monſtre, que tu épargnes, m'ait arrachée d'ici pour me plonger vivante dans les cachots. Déteſte ton amante, & chéris ſon tyran féroche.... Si tu n'as pas le courage de prévenir ſes coups, ſoulage moi avec ton épée.... Tu ſeras moins cruel.

(Elle ſe jette ſur l'épée de Jenneval.)

JENNEVAL, *la repouſſant.*

Malheureuſe ! ô Ciel !

ROSALIE, *dans l'attitude du déſeſpoir.*

La mort n'eſt qu'un inſtant. L'indigence & l'opprobre ſont éternels. Accorde-moi ſa mort, ou tremble..... Je me perce à ta vue.

JENNEVAL.

Tu veux mourir. Meurs du moins innocente.... Dans quel égarement te jette un déſeſpoir que ma douleur partage ! Roſalie ! eſt ce là ce que tu m'avois fait eſpérer ? Quoi tu connois l'amour, & tu peux être barbare !

ROSALIE.

Qui de nous deux l'eſt davantage ?.... Tu pleureras ma mort, puiſque tu chéris ſa vie aux dépens de la mienne.

JENNEVAL.

Tu m'affaffines à coups redoublés.... Ta rage femble paffer dans mon cœur. Laiffe-moi refpirer.... Je ne me connois plus... Le défordre de mon ame.... Je ne fais ce que je hafarderois dans ces momens pout te fauver de l'affreux état où je te vois.

ROSALIE, *d'un ton fuppliant.*

Rends-moi ce jour que la tyrannie veut m'ôter, & ma vie entiere je la confacre à jamais fous tes loix. Vole, cher Jenneval, la nuit & la mort obfcurciront tous les objets. Les ténebres font d'infenfibles témoins. Elles enféveliront cet événement dans une ombre éternelle. Rien ne tranfpire de la nuit des tombeaux, & leurs fecrets périffent avec ce qu'ils enferment. Nuls veftiges, point d'indices. Les foupçons ne s'éleveront pas même jufqu'à toi.... Croit-en ton amante, elle a tout difpofé & tout eft prévu.

JENNEVAL.

Eh quand j'échapperois à tous les regards, à l'œil même du vengeur éternel des crimes, je le faurois toujours, moi ! la voix de cette confcience que rien n'étouffe me reprocheroit mon forfait : que m'imprte le jugement de l'Univers, fi cette voix terrible qui m'accufe tonne à jamais dans mon cœur..... Barbare ! Eft-ce ainfi que tu reconnois ma tendreffe ? Eft-ce en me rendant coupable & malheureux que tu veux fignaler le pouvoir de tes charmes. Quoi ! le chef-d'œuvre de la nature voudroit en devenir l'horreur ? . . . Mon ame eft épuifée.... Que j'ai befoin de me fortifier contre tes attraits dangereux ! . . . . Mais, que dis-je ? En voulant frapper, le poignard me tomberoit des mains ; ce vieillard ! . . . . Il porte fur fon front les traits chéris d'un pere. . . . Il m'a carreffé dès le berceau, il a élevé mon enfance, il fut mon bienfaiteur ; & à travers toutes fes rigueurs, je fens, oui, je fens trop qu'il m'aime..... Ah, fon ombre en montant au féjour éternel, fon ombre fanglante iroit m'accufer devant un pere ; elle lui diroit : *Vois cette bleffure ouverte, ce flanc déchiré. . . . C'eft la main de ton fils* !.... La foudre alors s'échapperoit fur ma tête, ou, fi la terre portoit encore un parricide, feul avec mon crime je n'oferois plus regarder le foleil ; une image enfanglantée me pourfuivroit jufqu'en tes bras.... Ecoute, ne fens-tu pas déjà des remords ! Toujours plus dévorans, ils corromproient nos jours. Plus d'amour pour nos cœurs. La difcorde, qui fuit les forfaits, viendroit s'affeoir entre nous, & nous armeroit bientôt l'un contre l'autre. Echappés aux bourreaux, nous n'échapperions pas à nous mêmes..... Ah....

ROSALIE, *d'un ton terrible.*

Je rejette ton indigne pitié, tes prieres, tes vœux, tes remords, apprends qu'ils deviennent inutiles. J'avois prévu ta foibleffe, je me fuis chargé de ta deftinée. Tu l'avois remife entre mes mains. Il n'eft plus en ton pouvoir que d'ordonner mont trépas. . . . L'arrêt en eft porté. . . . Tu entreras malgré toi dans mon complot.... Au moment où je te parle, c'en eft fait, Ducrone, notre tyran, expire.

JENNEVAL, *courant défefpéré.*

Ah, perfide ! je t'avois mal connue. (*En pleurant.*) Bonnemer,

cher Bonnemer, tu me l'avois prédit.... Où es-tu ? Viens, vole à mon ſecours.

ROSALIE, *froidement.*

Ceſſe de vaines clameurs, & choiſis maintenant d'être ou mon accuſateur ou mon complice. Traîne ſur l'échaffaut une femme qui t'aime, qui a tout oſé pour toi, ou laiſſe tomber un ſiniſtre vieillard, dont tu recueilliras l'immenſe héritage, & qui entraînera avec lui dans ſa tombe le ſecret impénétrable de ſa mort. Il n'a aucun droit de me toucher lui ! . . . Je ne demande point que tu prennes un poignard, que tu enſanglantes tes foibles mains. . . . Ferme les yeux ; laiſſe agir Brigard ; il nous ſert avec zele. D'ailleurs, n'eſpere pas pouvoir le fléchir. Il ſait qu'il faut te ſervir malgré toi, & que demain tu baiſeras la main qui nous aura délivrés.

JENNEVAL, *rapidement.*

Le barbare ſe trompe.... Je cours défendre & ſauver ce vieillard malheureux. Je l'aime depuis que ſes jours ſont en danger, & toi, je crois que je commence a te haïr, je crois.... (*Il va pour ſortir.*) Laiſſe-moi, j'abjure l'amour, je déteſte la vie....

ROSRLIE, *l'arrêtant.*

Arrête, cher Jenneval....

JENNEVAL, *furieux.*

Eh, que veux-tu de moi, furie implacable !.... tremble !

ROSALIE.

Dieux ! quel nom ! quel regard ! (*tombant à ſes genoux.*) Immole ta Roſalie, & ne l'outrages pas. Elle redoute plus ton mépris que la mort. Elle eſt prête à ſacrifier ſa vie à tes pieds. Accuſe le ſort, maudis notre deſtinée. J'ai, comme toi, le meurtre en horreur ; mais une fatalité terrible nous écraſe, & je veux te ſauver. Comment renoncer à la vie, à la liberté, à l'amour ? Je t'idolâtre. Crime ou vertu, l'amour l'emporte ſur tout & ne connoît point d'autre loi.... Dans un pareil état, eſt-ce à nous de réfléchir ? . . . Cher & foible Jenneval, affermis ton ame, il n'eſt plus tems de reculer.... Ecarte les fantômes qui obſedent ta crédule imagination. Vole où ton amante te conduit.... Seras-tu inſenſible au prix unique qu'elle garde à ton obéiſſance.... Preſſé dans les bras qui s'ouvriront pour te recevoir, & payer ton courage ; tout entiers à nous-mêmes.... libres, heureux, vengés....

JENNEVAL.

Leve-toi, barbare ; je ne veux plus t'entendre..... Mes cheveux ſe dreſſent d'horreur. Que ton génie eſt terrible ! que ta tendreſſe eſt perfide ! par quels détours m'[illegible] tu conduit dans l'abyme..... Fatale beauté ! tu vois le délire de mes ſens, tu ſais que tu regnes impérieuſement ſur ce cœur déchiré, & tu le pouſſes au meurtre..... Tes cris, tes gémiſſemens, tes pleurs m'accablent. Ils ont ébranlé mon ame, & en ont chaſſé la vertu.... Triomphe ! l'échaffaut nous attend tous deux.... Juſtice du Ciel, qu'avez-vous réſolu de moi ?.... Ah ! quels combats ! quels tourmens !... Je chancelle.... Je friſſonne. . . . Par où ſortir ? . . . (*S'appuyant contre la muraille.*) Je me

meurs.... (*ranimant ſes forces.*) Laiſſe-moi aller.... Cruelle ! Ne demandes - tu pas ſa mort !

ROSALIE.

Oui.

JENNEVAL, *éperdu.*

Eh bien, je répandrai.....

ROSALIE.

Tu répandras ſon ſang !

(*Ici la déclamation muette de Jenneval eſt dans ſon plus haut degré d'énergie ; Roſalie le tient, le preſſe, le fixe ; il s'arrache de ſes bras.*)

JENNEVAL.

Oui, je le répandrai. . . . Laiſſe-moi. . . . Laiſſe - moi, te dis-je.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

ROSALIE, *ſeule, marchant à grand pas.*

ENfin, j'ai reçu ſon aveu. . . . Que de fois il m'a fait frémir ! mais c'en eſt fait. . . . Ce ſecret terrible eſt un nœud qui l'enchaîne à mes deſtins. . . . Il reviendra ; je m'attends à ſes cris plaintifs, à ſes remords. . . . Ils s'abymeront bientôt dans les feux de la volupté ; c'eſt la divinité puiſſante qui fait taire tout ce qui contredit ſa voix : elle régnera profondément ſur l'impétueux Jenneval ; & ſouveraine abſolue, je triompherai par elle.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene eſt dans la maiſon de M. Dabellé ; il eſt nuit.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE, *ſuit Bonnemer qui a l'air inquiet.*

MOnſieur Bonnemer, non, vous ne paroiſſez pas aſſez tranquille pour me raſſurer. Je lis ſur votre front que votre cœur eſt en ſecret violemment agité. Je ſuis dans un effroi mortel. Qui vous fait répéter ſans ceſſe le nom de mon pere & celui de M. Ducrone.

BONNEMER.

Ils ſont ſortis enſemble, Mademoiſelle !

LUCILE.

LUCILE.

Oui, & ils devroient être rentrés.

BONNEMER.

Ils sont sortis sans domestique !

LUCILE.

Eh, mon dieu, oui.

BONNEMER

Et vous ne pourriez me dire à-peu-près dans quel qartier ils sont allés ?

LUCILE.

Non, Monsieur. *(Regardant à sa montre.)* Ciel ! onze heures & demie.

Elle donne toutes les marques de la plus vive inquiétude.

BONNEMER, *à voix basse.*

Où irai-je ? Comment la rencontrer ?.... Je ne puis étouffer un fatal pressentiment.

LUCILE, *prête à pleurer,*

Monsieur, au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, dissipez le trouble affreux où je suis plongée.... Vous vous trahissez malgré vous. Je ne vous quitte pas. Je donnerois tout au monde pour voir paroître à l'instant mon pere & M. Ducrone. Comme je volerois dans leurs bras ! Tout ce que j'ai dans l'esprit ne seroit plus alors qu'un mauvais rêve bientôt oublié.

BONNEMER.

Quoi, votre esprit s'allarmeroit-il ?.... Qu'imaginez-vous donc Mademoiselle ?

LUCILE.

Mais vous-même, c'est en vain que vous dissimulez. On a tout employé pour réconcilier l'oncle & le neveu. L'un est trop rigoureux, l'autre trop emporté. . . . . Dites-moi, qu'a fait depuis Jenneval ?

BONNEMER.

Ne me le demandez point, ah. . . . *(Il veut sortir.)*

LUCILE, *l'arrêtant rapidement.*

Bonnemer, parlez-moi ; parlez-moi, ne me quittez pas, je vous en conjure ; vous ne sentez pas que vous me faites cent fois plus souffrir que si vous m'annonciez les plus tristes nouvelles. Achevez. . . .

BONNEMER.

Mademoiselle.... Je frémis de vous le dire. Je l'ai rencontré, ce malheureux Jenneval, mais dans un désordre extrême. J'ai voulu l'arrêter, le ramener ici ; furieux, il m'a méconnu, il s'est arraché de mes bras. Le nom de son oncle a échappé de sa bouche. Il m'a demandé plusieurs fois d'un ton sourd & terrible où l'on pouvoit le rencontrer sur l'heure même. Je n'ai pu réussir à appaiser le trouble extraordinaire de ses sens. J'ai cru que c'étoit un reste d'émotion de la scene vive qu'il avoit eu avec son oncle ; lorsqu'en rentrant ici un exempt m'a fait appréhender un noir complot. Il m'a demandé si M. Ducrone étoit de retour ; il m'a bien recommandé qu'on l'avertît d'être sur ses gardes, de ne point se hasarder le

ſoir. Il s'eſt informé des maiſons qu'il fréquentoit & il eſt parti précipitamment.

LUCILE, *jettant un cri.*

Ciel! ſe pourroit-il!.... Courez, volez, laiſſez moi.

BONNEMER.

Ah! reprenez vos ſens, vous changez de couleur; je ne puis vous laiſſer en cet état. Je vais appeller.... Mais j'entends quelqu'un.

M. Dabelle entre lorſque Bonnemer ſoutient Lucile dans ſes bras.

SECENE II.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

M. DABELLE.

QU'eſt-ce donc? Ma fille prête à s'évanouir!

LUCILE, *d'une voix étouffée.*

Ah! mon pere!.... Quoi, ſeul....

BONNEMER.

Mon cher Monſieur Dabelle vous revenez ſeul....

M. DABELLE, *ſoutenant ſa fille.*

Mon ami, mon cher ami.... Lucile, qu'a-t-elle donc? Qu'eſt-il arrivé?

BONNEMER.

Et M. Ducrone où eſt-il?

M. DABELLE, *conduiſant ſa fille ſur un fauteuil.*

Il n'eſt pas rentré!... Qu'eſt-ce à dire?... Chere enfant...; Bonnemer.... D'où naît votre effroi mutuel? Dites-moi donc...?

BONNEMER.

Ah! Monſieur;

M. DABELLE.

Vous m'inquiétez d'une maniere étrange....

BONNEMER.

Où l'avez-vous laiſſé?... Etes-vous toujours demeurés enſemble?

M. DABELLE.

Non, depuis quatre heures, nous nous ſommes ſéparés. En me quittant il m'a dit; je ne tarderai point à vous rejoindre (*allant à ſa fille.*) Eh bien ma fille tu pleures....

BONNEMER.

Hélas! Monſieur, nous vous revoyons... Pourquoi avez-vous abandonné Ducrone?... Ses jours ſont en danger.... Juſte Ciel! Le malheureux l'auroit-il aſſaſſiné!

M. DABELLE.

Vous me glacez d'effroi..... Comment? aſſaſſiné! Que voulez-vous dire?

BONNEMER.

On croit que Jenneval veut attenter aux jours de ſon oncle.... Cette femme criminelle & perfide qui l'a corrompu..... On

ſoupçonne le plus affreux deſſein. . . . Hélas ! Son œil troublé évitoit mes regards.

LUCILE, *en reprenant ſes ſens.*

Jenneval n'eſt point un barbare. Mon cœur me ſoutient le contraire. Il me ſemble encore l'entendre converſer ſur le précieux ſentiment de l'humanité ; mais il eſt foible, il eſt livré à des ſcélérats qui peuvent ſans lui. . . . . C'eſt trop de n'avoir pas ſu les déteſter, les fuir. . . . Ah ! ſi l'amour a tant de pouvoir ſur ſa volonté, quel malheur pour lui de n'avoir pas été excité aux plus hautes vertus !

M. DABELLE.

Ma fille, calme-toi, ſi tu ne peux jamais te repréſenter Jenneval aſſaſſin, je ne puis non plus me faire à cette idée révoltante..... Cependant je ſuis hors de moi. (*appellant un dommeſtique.*) Qu'on mette tout de ſuite les chevaux aux deux voitures.... Je me doute de deux ou trois endroits. . . . On m'a arrêté ſi tard auſſi. . . . Il me ſembloit que quelque choſe me rappelloit ici. (*à Bonnemer.*) Mon ami vous irez d'un côté, moi de l'autre. Nous le rencontrerons ſurement. . . . Ma fille, vous trouvez-vous mieux. . . . Un moment de patience. (*Il ſort.*)

SCENE III.

LUCILE, BONNEMER.

Pendant cette Scene Lucile erre dans le fond du Théâtre.

BONNEMER, *ſur le devant ſeul.*

Ciel ! Veille ſur lui ! Fais que je le revoie. . . . ne permets pas qu'un crime s'accompliſſe ; ſauve à la fois deux ames honnêtes ; & faites pour s'aimer.

LUCILE.

J'entends pluſieurs voix confuſes. . . . On vient.... Permettez...., (*Elle ſort & entre en s'écriant.*) Ah mon cher Monſieur Bonnemer, c'eſt le cher Monſieur Ducrone avec Monſieur Jenneval !

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Le Ciel ſoit loué ! Soit béni mille fois !

SCENE IV.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE, BONNEMER, JENNEVAL.

Ducrône & Jenneval ſe tiennent par la main ; Jenneval a l'épée nue ſous le bras. Ils ſont tous deux ſans chapeau.

BONNEMER, *à Lucile.*

C'Eſt lui, c'eſt lui ; embraſſons-les tous deux.
Il embraſſe Ducrone & Jenneval.

JENNEVAL, *ſaluant Lucile, puis reprenant la main de ſon oncle.*

Ah mon cher oncle !

M. DABELLE.

A quel danger êtes - vous échappé ?

M. DUCRONE.

Au plus grand de tous. (*Montrant Jenneval.*) Voici mon libérateur.... Je suis encore tout ému..... Eh qu'est devenue ma canne ?.... Nous sommes tous deux sans chapeau.... Jour cruel ! Ce soir j'ai soupé & demeuré fort tard chez un homme d'affaires & cela pour déshériter ce Jenneval qui vient de me sauver la vie . . . Ecoutez bien : au détour d'une rue , vers le coin d'une fontaine , un déterminé est venu à ma rencontre l'épée nue à la main. J'ai apperçu son fer qui brilloit dans l'obscurité. Surpris , j'ai tiré mon épée , mais la lame & le fourreau sont venus tout ensemble. . . . . C'étoit fait de moi. . . . Voici que soudain un inconnu vole à ma défense ; le combat se livre , il renverse l'assassin à mes pieds... Je vois , je reconnois mon neveu. Il avoit suivi secrétement mes pas. Il me prénd , me guide par la main.... C'est lui , Messieurs, qui a exposé sa vie pour conserver la mienne.

BONNEMER.

Généreux défenseur !

M. DABELLE.

Brave jeune homme !

JENNEVAL, *se couvrant le front des deux mains.*

Arrêtez.... Suspendez ces cris de joie.... Frémissez tous de m'entendre ... Je rejette vos louanges , je ne les mérite point. Frémissez , vous dis - je , d'horreur & de pitié , sachez qu'une larme de plus , j'étois un parricide.... Ah , mon oncle ! Cette main qui presse la vôtre avec tendresse , cette même main qui a sauvé vos jours étoit prête à se plonger dans votre sang. . . . Vous vous étonnez. . . . Ah Dieu ! vous n'avez pas vu cette femme en pleurs , prosternée à mes genoux , vous n'avez pas entendu ses accens. Vous ne concevez pas de quels traits elle a frappé mon cœur. . . . . Echauffez par ses cris , excité par ses larmes , plein du poison dont elle m'avoit enivré j'allois. . . .

M. DUCRONE.

Mon neveu , ne t'exagere point à toi-même ta propre foiblesse.

JENNEVAL.

Non , je dois tout révéler. . . . . Mon ame hors d'elle - même alloit embrasser le crime. J'adorois Rosalie vous l'aviez persécutée. Homme imprudent & cruel , vous ignoriez donc cet ascendant terrible , cette fievre des passions , ce délire d'un cœur réduit au désespoir , & ce qu'il peut entreprendre à la voix d'une femme. . . . Ah ! Souvenez - vous de mon pere , il ne fut jamais inexorable , il eût cédé aux larmes de son fils , il l'eût plaint dans sa funeste passion , il eût connu la pitié , il eût adouci ses maux. Pardonnez moi ces reproches , j'ai combattu , j'ai triomphé , j'ai été plus tendre , plus humain , plus sensible que vous : mais du moins sentez un remord salutaire ; tremblez en écoutant un formidable aveu. . . . Apprenez que j'ai vu un moment où ne voyant plus en vous qu'un inflexible ennemi , j'allois vous assassiner ! . . . Le Ciel. . . .

M. DUCRONE.

Mon cher neveu, nous ne nous sommes point encore embrassés.

(*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

JENNEVAL.

O joie! O doux momens! Est-ce bien vous que je serre sur mon sein.... Ah dieu, laissez-moi pleurer.... Encore vertueux & étonné de l'être, je n'ose en cet instant même m'avouer ni me croire innocent... Femme artificieuse & cruelle!... Eh! si tu n'avois point révolté mon ame, si le ciel en m'éclairant tout-à-coup ne m'eût point fait lire sur ton front l'empreinte du crime.... (*avec énergie.*) Mon cher oncle, couvert de votre sang, chargé d'opprobres, en exécration à moi-même, je mourrois de la mort des scélérats, peut-être avec leur cœur endurci. Je n'ai point commis le forfait & j'en éprouve tous les tourmens. Que seroit-ce donc si j'étois coupable! (*Etendant les bras vers le ciel & dans une attitude suppliante.*) Grand Dieu, qui m'a prêté ta force victorieuse, je te rends graces, ma vertu est ton ouvrage! Si ta miséricorde n'est pas épuisée, frappe le cœur de Rosalie, accorde-moi ses remords.... Ta bonté surpasse son crime.... Dieu puissant, ce nouveau miracle appartient à ta clémence! (*à Bonnemer.*) Soutiens-moi, mes forces s'épuisent.

Bonnemer le conduit sur un fauteuil. Jenneval assis continue après une courte pause.

Et vous mon oncle, puisque le ciel a détourné les coups qui vous menaçoient, laissez tomber cet événement dans un éternel oubli, ne poursuivez point cette malheureuse & ses jours infortunés. Essayons les bienfaits sur ce cœur si long-temps tourmenté. Votre compassion doit être excessive, si vous voulez l'égaler un moment à mes peines.

M. DUCRONE.

J'enneval, écoute; tu m'as sauvé la vie, je n'en disconviens pas; mais, vois tu, j'aimerois mieux être cent pieds dessous terre que d'autoriser même indirectement le moindre désordre. Oui, je te pardonnerois plutôt ma mort que ton libertinage. Laisse les assassins attenter à ma vie, je les crains moins que la perte douloureuse de tes mœurs, & je le dis ici en oncle reconnoissant & sévere, si tu osois renouer avec ta Rosalie...

JENNEVAL, *d'un ton ferme.*

Homme extrême, épargnez ce nom à mon oreille. Vous ne m'entendez point. Ah... quand je l'adorois, je la croyois vertueuse. J'idolâtrois le fantôme qu'avoit paré mon imagination. J'ai été détrompé.... Je suis affermi pour jamais contre ses coupables appas; si je suis généreux envers elle, c'est que je puis l'être sans danger... Imitez-moi.

M. DABELLE, *s'avançant.*

Cher oncle, j'ai tout vu, tout observé, & le cœur de ce digne jeune homme a paru tout entier à mes regards. C'est moi qui

veux lui présenter une fille vertueuse : j'en connois une qui a un cœur sensible, tendre même, mais elle a un ami prudent, secourable, qui, depuis son enfance veille sur sa sensibilité. Elle a remis ses plus chers intérêts entre ses mains. Elle lui sera toujours plus chere que tout ce qu'il pourra jamais aimer dans le monde; il lit tous les secrets de son cœur, c'est à lui enfin à décider son choix. Notre Jenneval, cher oncle me semble fait pour être aimé d'un cœur tel que le sien, car j'ose ici répondre de la noblesse d'ame de l'un & de la tendresse de l'autre.

LUCILE, *troublée, attendrie, se décele à tous les yeux par son embarras.*

Mon pere!

M. DABELLE, *ironiquement.*

Lucile pense donc que c'est d'elle que je parle?

LUCILE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah, mon pere!

M. DABELLE.

La fausse honte que vous éprouvez en ce moment, ma fille; car c'en est une, est la seule faiblesse que je vous reproche.

LUCILE.

Ah permettez à votre fille de se retirer.

JENNEVAL, *à part.*

Je me trouverois coupable si je balançois encore. (*haut.*) Le voile est tombé, adorable Lucile; un pere respectable m'enhardit; je ne vois plus que vous seule au monde digne d'être adorée.... Ah! comment exprimer des sentiments toujours si chers, mais que j'ai trahis; toute ma vie pourra-t-elle effacer... Aveugle, je prêtois vos vertus à un objet qui ne les connut jamais... Ah! c'étoit vous que j'adorois... Vous voyez un homme nouveau.

LUCILE.

Si vos remords sont vrais, monsieur, ils effacent à mes yeux toutes vos fautes. Mon pere ne vous a point retiré son estime, vous pouvez encore prétendre à la mienne. Un sentiment plus doux auroit été votre partage, si vous eussiez resté ce que vous paroissiez être...

JENNEVAL, *avec feu.*

Ah! Vous me verrez digne de vous. J'en fais le serment à vos genoux; daignez m'encourager, & d'un seul regard vous ferez de moi tout ce que je dois être. Heureux si vous voulez étendre vos bienfaits sur le reste de ma vie.

M. DUCRONE.

C'est fort bien dit que cela, mon neveu, je suis très-content de toi, aime bien & de toute ton ame cette honnête & sage Demoiselle. Tu peux compter dès ce moment sur mon héritage comme sur mon amitié. Messieurs, je lui ai toujours reconnu un caractere excellent au fond. Il m'a causé bien des chagrins, mais Dieu merci en voici la fin.

JENNEVAL, *à M. Dabelle.*

Voilà donc comme vous me punissez ?.... Ah ! tout me fait sentir qu'auprès de vous le sentiment de l'amour surpasse même celui du respect !

M. DABELLE.

Nos ames s'entendent, cher Jenneval, elles sont faites pour être unies.... C'est toi qui rendras la fin de ma carriere douce & fortunée. (*à sa fille.*) Aide-moi à sauver un jeune homme sensible & vertueux des pieges du vice qu'il ignore, afin que tous les cœurs applaudissent au choix qu'il aura fait.

LUCILE.

Mon pere ! Ah je crains que vous n'écoutiez que mon cœur....

M. DABELLE.

Va, crois-moi, ne plaide point contre lui.

JENNEVAL, *baisant la main de Lucile.*

Comment exprimer tout ce que je sens ! Sortir du désespoir pour goûter la plus pure félicité !.... Quel passage rapide & inattendu ! Belle Lucile, non, je ne vous ai pas été infidele, je vous aime trop pour penser que j'aie cessé un instant d'adorer tant de perfections réunies.

M. DUCRONE, *à M. Dabelle.*

Mais vous êtes un homme étonnant. Savez-vous que vous m'avez tout attendri ; moi qui n'ai point de molesse ! Que vous me faites bien sentir le plaisir qu'on doit goûter à être bienfaisant ! Ce n'est que dans cet instant que je viens de m'appercevoir que votre caractere vaut beaucoup mieux que le mien. Je sens combien il me feroit doux de pouvoir vous ressembler. Je sais me rendre justice. Je ne me dissimule pas que j'ai peut-être été trop sévere, mais la jeunesse aussi, la jeunesse.... Allons ; allons, vos bontés ne feront plus de reproches à ma conscience (*à Lucile.*) Chere, belle & vertueuse Demoiselle, si vous ne redoutez pas d'avoir un oncle aussi grondeur que moi, si mon ton brusque ne vous fait pas peur, il faudra me permettre, s'il vous plaît, de remettre cette gentille main dans celle de mon neveu, & le tout en faveur de son repentir.... Le pauvre garçon, qu'il a souffert ! Mais qu'il sera heureux ! (*à M. Dabelle.*) Son droit fini je le marie & je lui achete la plus belle charge possible.

JENNEVAL.

Mon cher oncle !.. Ah, Monsieur !... Ah, charmante Lucile ! Un sentiment éternel d'amour & de reconnoissance.... Mon cœur vous confond tous trois.... Cher Bonnemer, qui l'eût dit.... Mais quels souvenirs amers se mêlent à ma joie !.... Te rappelles-tu ce moment où sourd à la voix de l'amitié, je t'outrageai ?.... Oublieras-tu....

BONNEMER.

Je ne vois, je ne sens que ton bonheur.... Il t'étoit dû.... Tu verras quelle différence il y a d'un amour bien placé, à celui dont il faut rougir.

M. DABELLE.

Qu'il ne ſoit plus queſtion que de la joie qui doit régner ; ce jour eſt marqué pour un des plus beaux de ma vie.

JENNEVAL.

Tant que je vivrai, il ſervira d'exemple à la mienne, & votre main (ſi je ſuis aſſez heureux pour l'obtenir) chere Lucile, deviendra le gage de mes vertus.

FIN.